

Ce numéro contient : 1^o Huit pages, non brochées, sur le naufrage du " Berlin " à Hoek-van-Holland ;
2^o *L'illustration théâtrale* avec le texte complet de LA MAISON DES JUGES, par M. Gaston Leroux ;
3^o Le 14^e fascicule du roman nouveau de M. Maurice Montégut : DU PAIN !

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 2 MARS 1907

65^e Année. — N^o 3340



L'ATTENTE

Trente-cinq heures sur l'épave du " Berlin ", dans la tourmente.

Dessin de L. Sabattier, avec la collaboration d'un des survivants, M. Jaboulet,

Voir les huit pages supplémentaires de photographies, dessins, schémas et article sur le naufrage du " Berlin ".

COURRIER DE PARIS



La reine Ranavalô, nous a-t-on dit, va de nouveau se fixer à Paris aux premiers beaux jours, et il paraît qu'elle aura la douceur d'y trouver des fleurs de l'Imerina, qu'un botaniste fureteur et sagace a découvertes il y a plusieurs mois en herborisant... aux jardins du Trocadéro où maints vestiges de l'exposition coloniale de 1900 ont pris obscurément racine dans notre terre, — bien qu'elle soit étrangère.

En vérité, n'est-ce pas charmant et propre à donner licence au rêve ? Combien de petites graines imperceptibles et gonflées de vie latente, mais impétueuse, sont ainsi quotidiennement de partout apportées, charriées, des plus lointaines frontières du monde, et après de longues et périlleuses courses, après d'incroyables circuits, des retards de plusieurs mois, souvent de plusieurs années, après des événements sans nombre et de toutes sortes, et des pluies, et des ouragans, et des naufrages, viennent un certain jour, à une heure mystérieuse et comme prescrite, oubliées, desséchées, réduites à une poudre vaine, glisser d'une poche qu'on retourne, d'un caftan secoué, de deux babouches que l'on frappe semelle contre semelle, et choir entre les pavés d'une vieille cour d'où elles germeront, étonnées, au prochain avril, sans que jamais nul ne soupçonne qui elles sont, par où elles ont passé, d'où elles arrivent ! A moins que par hasard, un clair dimanche matin, quelque modeste et savant petit Jean-Jacques de la Butte ne trouve, stupide de joie, aux pieds du Moulin de la Galette, l'herbe rare du Népal, tandis qu'en une île perdue d'Océanie jaunira, six mois plus tard, un genêt de France qu'aura laissé derrière elle la courte escale d'un matelot breton. Il s'est assis là cinq minutes. Le temps de fumer une pipe et, innocemment, il a laissé tomber la fleur d'or d'une couture de sa blague à tabac. Aventure des graines ! Destin des semences ! Enigme des périgrinations universelles ! Tout va et vient.

A certains moments, sous le coup de lance de feu d'un rayon de soleil qui nous paraît spécial, à la caresse d'une brise comme déjà ressentie par nos chevelures soulevées, à la senteur d'un parfum qui rappellerait une autre enfance... au soufflet glacé d'une rafale d'hiver, à je ne sais quoi, dans tout cela, d'inappréciable mais cependant d'effectif et de réel et de puissant, combien de fois n'avons-nous pas été troublés soudain, songeant, hagards, à des régions inconnues, à des mers de Corail, à des terres de neige ou de flamme, tour à tour possédés d'Himalayas et fous des steppes de cette Afrique où n'iront pourtant jamais nos caravanes ?... La cause de ce prodige ?

C'est qu'un arôme d'Australie, un grain de sable de Guinée, un invisible duvet arraché par l'orage à la quenouille d'un roseau des rives de l'Indus, viennent de passer !...

Et il en est de même des idées, des sentiments. Que de pensées et d'émotions étrangères, très lointaines, sont semées en nous par un mot de là-bas, barbare et sonore, jeté en passant, par l'aspect d'une arme ou d'un bijou exotique, ou même par rien, sans que nous puissions jamais alors en découvrir l'origine cachée ! Mystère des graines perdues !

* *

Nous avons déjà six cochères. Le nombre en augmentera rapidement, car le branle est donné. Pauvres femmes dont on parle tant et auxquelles nul ne fera plus attention dans trois mois ! Elles ne choisissent vraiment point, pour leur début, la gentille saison. Je me les représente avec pitié, par ces bourrasques, grelottant et toussant, les

pieds sur la tôle de la bouillotte éteinte. J'ai mal à leurs mains crevassées, rougies du sang des engelures à vif, noircies du cirage des cuirs.

Trouveront-elles seulement la force de dessangler la bête écroulée, aplatie à terre, qui se soulève en vain et retombe avec un bruit de sacs d'écus et qui envoie désespérément dans le vide des ruades à enfoncer une devanture ? Auront-elles le tour de poignet nécessaire pour la relever enfin du miroitant macadam où elle patine et la replanter, à bout de bras, sur ses quatre jambes écartées, encore tremblantes ?

Et les nuits sans lune, au fond d'un Pantin traversé de coups de sifflets, ou dans un petit Clignancourt désert à sentir la mort, sauront-elles, les bonnes grosses, dompter la peur, cingler dans les yeux l'apache qui, le couteau de cuisine aux dents, sautera à la tête de leur vieux dada dormant debout ?

A supposer qu'elles échappent à ces périls, pourront-elles, dans la suite, au cours de plus rassurantes balades, imposer au moins le respect dû à leur voiture... répondre de la modestie et de l'irréprochabilité des voyageurs de l'un et l'autre sexe ? Seront-elles capables d'ouvrir l'œil, ou plutôt de le fermer ? Risqueront-elles, à l'occasion, le coup de poing ? Pour peu qu'on les injurie et qu'on leur enjoigne — même poliment — « de descendre donc d leur siège, eh ! feignantes ? » acquiesceront-elles à ce désir ?... Ah ! que je sens véritablement d'embûches dressées autour de la cochère ! Plus je la contemple et plus je la vois — pareille à l'homme primitif que nous a peint Cuvier — « jetée faible (sinon nue), sur la terre », en butte à la malice des voleurs, aux grossièretés des goujats, cent fois flouée, refaite, menacée à tout instant de mille dangers, vieillissant ainsi à la tâche, et rentrant chaque soir, du dépôt, plus courbée sous ses carriks lourds de pluie ! Ses cheveux, déjà gris, sont aussi durs que les crins de son cheval. Le fouet à la main, ayant perdu l'habitude de la marche, elle clopine à pas engourdis vers l'étroit logement où l'attend peut-être une mère infirme, ou une petite fille qui dort.

— Qui c'est-il qui promène, à c't'heure ? disent, au claquement de ses galoches, les voisins derrière la persienne.

— C'est la cochère d'en face, la maman-cocotte (que répond un qui la connaît). A va se r'layer

* *

L'été dernier je suis passé en bateau à Hoek-Van-Holland, à cette même place où vient de s'abîmer le *Berlin*. Quelle placidité sereine régnait alors sur la mer et dans le ciel ! Aussi, même après les terrifiants récits de ces derniers jours, on a peine à croire au drame, à la mer démontée, aux malheureux agonisants de froid à quelques mètres de la côte. Eh ! quoi ? ces beaux flots indolents, naguère pleins de torpeur et de sécurité, si calmes sous leur velours gris pailleté d'or et sur lesquels glissaient dans un brouillard de chevelure blonde les larges barques aux rougeâtres ailes, ces flots-là sont devenus tout à coup homicides ?

— Plus de cent cadavres ! nous hurle, à travers la tourmente, la voix désespérée des grands malheurs.

Il faut bien comprendre alors que Van Goyen et tous ceux qui ont caressé du pinceau ces ondes dans leur trompeuse séduction de lac ne doivent pas nous faire oublier Backhuyzen, qui nous parut à tort plus d'une fois théâtral quand il nous les montrait si farouchement exaspérées au souffle surhumain des vents.

Avec quelle intensité je me figure que les imaginatifs nerveux, les double sensitifs si l'on peut dire, ont, à la simple lecture des journaux, vu et éprouvé, comme s'ils avaient été là, les horreurs

du sinistre ! Ah ! les cris où l'âme se nomme ! les gestes magnifiques ! les ineffaçables images ! Toute la prodigieuse et cinématographique épopée ! Le fracas des montagnes d'eau, le rauque appel des sirènes, des cloches d'alarme, la neige dans les yeux, la flagellation du cordage, le drap noir du ciel... Voici l'instant... vite ! une prière en pensée, le signe de croix... — encore un baiser ? Ad... La vague... Et puis les corps qui flottent, se débattent, tournent, montent, dansent à la crête d'un flot, disparaissent, reparaissent, bouchons de naufrage, pailles d'une seconde. Et, pendant ce temps, la barque de sauvetage, là... que l'on voit, qui ne peut plus avancer, droite, perpendiculaire, sortie aux trois quarts du gouffre, comme un immense poisson au ventre blanc, avec les sublimes géants en *surôit* attachés, noués dessus en paquet, et qui font le voyage inutilement — pour la dixième fois. Que d'épouvantes ! Que de grandeurs ! Que de beautés !

Touristes, vous qui leur avez rendu visite aux joyeuses après-midi d'excursion, vous représentez-vous également, par ces tempêtes, la stoïque angoisse des femmes de l'île voisine, l'île plate, l'île de Marken, quand les hommes, sortis en mer, ne sont pas rentrés ? Mais aussi... Ah !... quand ils reviennent sans dommage, et qu'en se baissant ils font irruption tout mouillés dans la petite maison de bois, chaude, aux cuivres de chapelle, et où ils pensaient bien tout à l'heure ne plus jamais rentrer, comme cela doit leur sembler bon ! Et qu'ils doivent appuyer sur leur poitrine à l'étouffer la petite épouse aux yeux d'albatros, aux boucles mérovingiennes !

Oui, malgré tout, les marins — et c'est justice — jouissent davantage de la vie. Car on peut affirmer que leur existence entière n'est qu'un côtoiement ininterrompu de la mort et qu'à chaque minute, même quand ils n'en ont pas conscience... ils ressuscitent.

* *

Pour fêter à la fois sa récente élection à l'Institut, et le passage, dans nos pôles, d'Amundsen, le prince Roland Bonaparte avait convié, un de ces derniers soirs, tout le monde académique, géographique et scientifique de Paris, dans son admirable palais de l'avenue d'Iéna.

Tandis que la majeure partie des invités se pressait autour du prince et du voyageur norvégien très simple, très effacé, que, seule, sa cravate de commandeur désignait à l'attention, j'étais allé avec quelques personnes dans une des galeries de la magnifique bibliothèque où, sur deux étages de chêne massif, tout autour de l'hôtel, plusieurs centaines de mille de volumes sont rangés à l'aise. Par les hautes et larges fenêtres on distinguait, en appuyant le front contre la vitre, le cours de la Seine le long de laquelle scintillaient les innombrables petites lumières du Paris nocturne.

Enfin, sur une table, à l'abri d'un globe de verre, nous apercevions ce que nous cherchions : un crâne — celui de Charlotte Corday — venu, après maintes et authentiques fortunes, jusqu'en la possession du prince.

D'autres curieux nous avaient devancés et le regardaient. C'était des vieillards à visages de savants, qui ne semblaient point exagérément émus, l'un d'eux aux traits d'une vivacité singulière, les yeux abrités derrière des lunettes à verre couleur de groseille qui lui faisaient des regards fulgurants de sorcier. Bientôt ils n'y purent plus tenir. Ils soulevèrent le globe et cette tête que le bourreau, quand elle était encore, ainsi qu'une sorte de Némésis virginale, garnie de ses cheveux épars en serpents et de ses pâles chairs — avait montrée à la foule, en la secouant — passa de mains en

main. Je tremblais qu'on ne la laissât tomber sur le parquet. On la retournait, on lui mettait les doigts dans les trous des orbites, dans ces trous où les prunelles qui les habitèrent avaient réfléchi la dernière grimace de Marat. Que l'on se moque de moi avec raison, j'avoue qu'un timide et presque religieux respect m'empêcha d'y toucher.

— Ces lignes indiquent bien, en effet, déclarait une voix, une personne de moins de trente ans.

— Trois dents perdues, disait une autre.

En même temps un gros doigt ganté s'écrasait contre les alvéoles vides...

Et voilà tout ce qui reste de celle que Lamartine a baptisée l'Ange de l'assassinat.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

AU PETIT PALAIS

Le Petit Palais des Champs-Élysées, fermé ces derniers temps aux visiteurs pour cause de remaniements profonds, va rouvrir, la semaine prochaine, ses portes toutes grandes. Il est méconnaissable, et la métamorphose qu'il a subie est aussi heureuse que complète.



Le dernier don au Petit Palais : *la Musique*, par Hébert.

En vérité, quand on se remémore ces salles froides, à demi nues, ces murs blafards, tels que nous les connûmes au moment où l'on y installa la collection Dutuit, cet aspect désert, abandonné qu'avait le Palais alors que la Ville en confia la conservation à M. Henry Lapauze, on ne peut se tenir d'admirer le zèle intelligent, l'activité passionnée qui, en quatre années, sont arrivés à ce résultat quasi miraculeux de transformer le joli édifice à peu près vide

en un musée regorgeant de belles choses, gai, avenant, aussi accueillant au travailleur qu'aimable à fréquenter pour le dilettante ou l'oisif en quête d'une heure de délectable flânerie.

Tour à tour, le don de la collection Carriès par M. Georges Hoentschel, le legs Henner, le don superbe de Félix Ziem, l'acquisition de l'atelier Dalou, l'octroi, par la manufacture de Sèvres, d'une série de très belles pièces de sa fabrication, quelques généreux cadeaux encore, tous bienfaits dont nous sommes redevables, pour une très grosse part, à M. Henry Lapauze, tous ces apports, prenant place au Petit Palais en même temps que s'organisait l'exposition de peinture et de sculpture formée avec des œuvres d'art jadis acquises par l'édilité et exhumées des magasins d'Auteuil ou d'oubliettes plus mystérieuses, s'il est possible, où elles sommeillaient, sont venus donner au musée des Beaux-Arts de la ville de Paris la séduisante physionomie qui nous surprend et nous émerveille aujourd'hui.

Enfin, une série des plus intéressantes, une série unique de dessins, aquarelles et pastels d'artistes contemporains va être inaugurée à l'occasion de cette réouverture. Cette collection nouvelle, où sont représentées les tendances les plus diverses, où les œuvres de peintres aux talents classiques, comme M. Edouard Detaille ou M. Harpignies, font bon ménage avec des pages signées d'indépendants fougues comme M. Steinlen, c'est encore à l'initiative du conservateur que nous la devons; et, mieux, il a réussi à la former sans qu'il en coûtât un sou à la Ville, au prix seulement de démarches et de sollicitations qui n'ont pas pesé à son amour-propre, du moment qu'il s'agissait d'enrichir ses chères collections.

Les deux plans du rez-de-chaussée et de l'étage, que nous publions ici, indiquent la disposition définitive des collections du Petit Palais.

La transformation du rez-de-chaussée est peut-être ce qui étonnera le plus les invités du préfet et du Conseil municipal, au jour de l'inauguration. Ce « soubassement » qu'indiquaient les plans primitifs, ces caves, qui ne semblaient guère propres qu'à une exposition de produits vinicoles et de chefs-d'œuvre de tonnellerie, présente maintenant une série de salles blanches, claires, avenantes.

On voit sur nos plans, sans qu'il soit besoin de description, dans quel ordres ont installées les collections. En dehors des dessins dont il a été parlé plus haut, elles viennent de s'enrichir de plusieurs œuvres, et notamment d'une noble et gracieuse figure de *la Musique*, par Hébert, qui nous revient de loin.

Œuvre de la belle maturité du vénérable maître, elle avait pris le chemin de l'Amérique. C'est là qu'il y a quelques semaines, le même donateur anonyme qui avait naguère fait don au musée du Claude Monet qui est l'un des orgueils de la galerie de peinture, la retrouvait, la couvrait d'or, et, par le premier paquebot, en faisait hommage au préfet de la Seine pour les collections de la Ville.

G. B.

UNE PORCELAINE DE 46.000 FRANCS

Si habitués que soient les spectateurs assidus des grandes ventes aux subites fantaisies, aux engouements soudains des amateurs pour telle ou telle sorte de bibelots, aux caprices les plus inattendus de la mode pour une école d'art la veille délaissée, ils ont éprouvé, la semaine dernière, une jolice émotion.



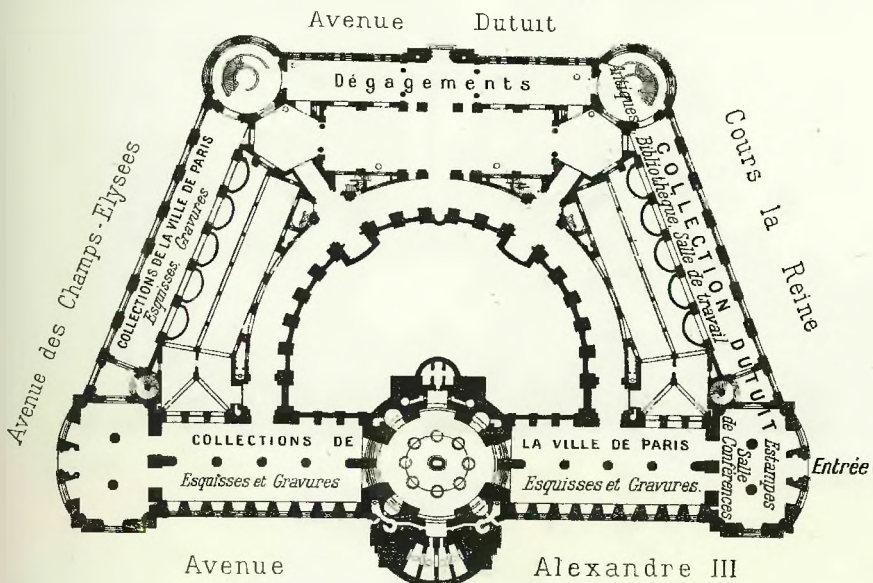
Buste de Louis XV en porcelaine de Mennecy, d'après une sculpture de Saly.

Jendi, M^e Paul Chevallier, dispersant à la salle 11 de l'hôtel Drouot la collection de porcelaines de M. le comte R. d'Yanville, présentait, à un moment donné, au parterre d'amateurs qui se pressait devant lui, une œuvre d'art que certains d'entre eux pouvaient encore se souvenir d'avoir déjà vue, naguère, dans des conditions semblables. C'était en 1887, à la vente de la collection Turgot. La pièce, un buste du roi Louis XV, dans toute la force de l'âge, cuirassé, la poitrine barrée du cordon de ses ordres, et porté sur un socle aux armes de France, formé d'attributs guerriers, un rare et admirable spécimen de porcelaine tendre sorti de la manufacture de Mennecy, avait alors péniblement atteint le prix de 700 francs. L'expert, l'autre jour, en demandait 20.000 francs. En quelques enchères, le buste eut atteint 30.000 francs.

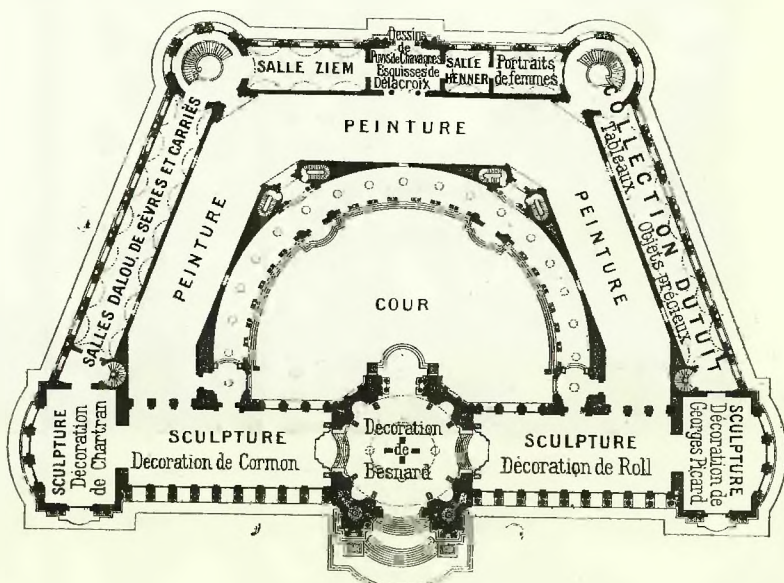
La lutte alors se trouva circonscrite entre le comte I. de Camondo, le collectionneur célèbre, et M. Zélikine. Celui-ci, un marchand, devait l'emporter en fin de compte sur le millionnaire; la pièce lui fut adjugée à 42.500 francs, soit, avec les frais, 46.750.

Le buste, qui mesure, avec son socle, 45 centimètres de haut, va être exposé quelque temps au musée des Arts décoratifs, avec certaines autres œuvres de la même époque appartenant à M. Zélikine.

Touchant l'origine de ce buste, M^e Paul Chevallier a reçu, de M. Fromentin, ancien administrateur du musée de Valenciennes, d'intéressants renseignements qu'il nous communique aimablement et qu'on ignorait au moment de la vente. Les céramistes de Mennecy auraient copié là un buste en marbre, étude pour une statue du Bien-Aimé érigée à Valenciennes en 1752, et qui était l'œuvre d'un artiste valenciennois, Joseph Saly (1717-1776), membre de l'Académie royale. Après l'exécution de cette statue, qu'on avait fort admirée, Saly, appelé à la cour de Copenhague, y exécuta une statue du roi Frédéric V qui lui fut payée 150.000 livres, somme énorme pour l'époque. Sans doute serait-il plus émerveillé qu'il ne le fut alors, s'il pouvait voir de quelle fortune jouit, parmi nous, son buste de Louis XV.



Plan du rez-de-chaussée.



Plan de l'étage.

L'aménagement nouveau du Petit Palais.

VI^e TABLEAU. — Un coin du Paradou: le châtaignier.

Photographies Larcher.

VIII^e TABLEAU. — L'église des Artaud.

“ LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET ” AU THÉÂTRE DE L'ODÉON

Le célèbre roman d'Emile Zola devait, par le lyrisme de ses situations et de ses descriptions, tenter nos grands compositeurs. Dès son apparition, M. Massenet avait eu l'intention d'en tirer un drame musical. Ce fut M. Alfred Bruneau qui, tout récemment, avec son talent expressif et plein de vigueur, mit à exécution ce projet ; M. André Antoine a fini de le réaliser, pour son public, avec le concours de l'Orchestre Colonne ; il a encadré les scènes principales de la Faute de l'abbé Mouret de douze décors, dus au pinceau de M. Paquereau, qui vaudraient, à eux seuls, le voyage de l'Odéon : le presbytère, la chambre d'Albine, le Paradou au printemps (l'entrée, le champ de roses, le verger, le châtaignier, la brèche), l'église des Artaud, le Paradou à l'automne (le châtaignier, le verger, les roses) et, derechef, la chambre d'Albine.

M^{me} Moser.M^{me} Lutgen, comtesse du Pin de La Guérinière.M^{me} Dufault.M^{me} Decourcelle.M^{me} Charnier.

NOS COCHÈRES ou COCHETTES

Ainsi donc, voilà décidément fondée l'institution des femmes cochers de fiacre. Après avoir satisfait à l'examen de capacité obligatoire, y compris l'épreuve décisive du *remisage*, six candidates aux guides ont obtenu l'autorisation de conduire dans Paris : M^{mes} Dufault, Charnier, Lutgen (ci-devant comtesse du Pin de La Guérinière), Moser, Decourcelle et Féron ; présentement, cinq de ces dames, embauchées par des loueurs, ont commencé à « travailler », les deux premières au service de M. Rabier, les trois autres au service de M. Valentin.

Est-ce l'aurore d'une révolution sociale ? Est-ce simplement une évolution normale du progrès moderne ? Faut-il approuver ? Faut-il blâmer ? De quelque façon qu'on envisage ou qu'on juge cette nouvelle conquête du féminisme, le fait n'en est pas moins d'importance. Toute la presse a consacré aux débutantes des articles, des biographies, des interviews ; elles ont un succès de curiosité



Carte d'identité et certificat d'aptitude d'une cochère.

auprès du public parisien, qui accueille leur entrée dans la carrière avec une bienveillance à peine atténuée d'une légère pointe de malice ; les gestes et propos discourtois de quelques automédons jaloux et irascibles, loin d'humilier leurs concurrentes, les consacrent comme un baptême ; enfin, elles ont le suprême honneur de voir de savants linguistes, des académiciens, discuter du vocable définitif qu'il convient de leur appliquer : cochère, cochette, cochesse, cocherelle...

L'Illustration, de son côté, a voulu montrer, réunies en un groupe solidaire, ces vaillantes novatrices, ces héroïnes de la première « prise de fouet », en février de l'an 1907. Elles se sont prêtées à la pose de la meilleure grâce du monde, d'abord parce que la coquetterie féminine (notre gravure en témoigne) n'abdique jamais ses droits, puis probablement aussi parce qu'elles ont compris que la vedette de l'actualité n'était pour elles qu'un privilège passager ; car le temps est proche peut-être où l'on sera si bien habitué aux femmes-cochers devenues légion qu'on ne les distinguera plus de leurs camarades masculins.



Une exposition à Tokio : les palais entourant le lac de Shinobazu.

CHOSSES DU JAPON

M. Gérard, le premier ambassadeur de la République française à Tokio, a été reçu, le 15 janvier dernier, en audience solennelle, par le mikado, auquel il a remis ses lettres de créance.

Il a été accueilli dans les milieux officiels avec la plus réelle cordialité, et la presse lui a consacré les articles les plus flatteurs pour son amour-propre. On compte beaucoup, au Japon, sur notre nouveau représentant pour développer les sympathies indéfinissables qu'éprouve, pour la France, le peuple nippon et resserrer encore les liens qui unissent les deux pays.

Il convient de rappeler ici que M. Gérard, alors qu'il était ministre à Péking, entretenait des rapports excellents, au milieu même de la période délicate qui suivit la guerre sino-japonaise, avec le vicomte Hayashi, représentant du Japon, aujourd'hui ministre des Affaires étrangères du mikado. Ses relations personnelles avec cet homme d'Etat, comme aussi la parfaite connaissance qu'il a des choses d'Extrême-Orient, lui seront du plus utile secours dans le poste important qu'il occupe aujourd'hui.

L'une des premières cérémonies officielles auxquelles sera convié M. Gérard sera probablement, nous écrit notre correspondant, M. J.-C. Balet, l'ouverture de l'Exposition nationale dont la préparation s'achève, en ce moment, à Tokio, et qui doit être inaugurée à la fin de mars, au moment où s'épanouiront les premières fleurs des cerisiers.

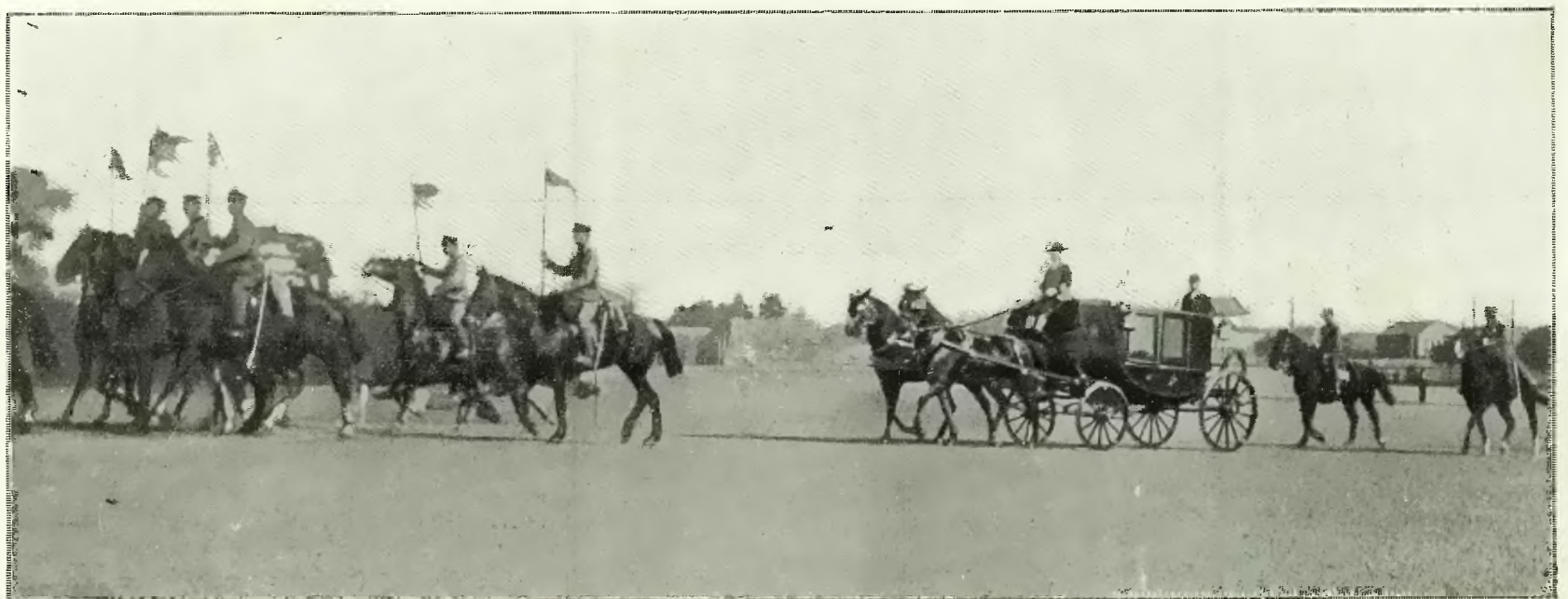
Le Japon a mis une sorte de coquetterie à montrer que les préoccupations guerrières n'avaient point détourné son attention des travaux pacifiques.

Cette Exposition de Tokio est en quelque sorte une répétition, un essai en vue de la grande foire du monde qui se prépare pour 1912 et à laquelle seront admises toutes les nations qui voudront bien venir s'y mesurer sur le terrain économique.

Les palais de l'Exposition de 1907 sont en voie d'achèvement entre le parc d'Ueno, les collines de Houyo et le lac de Shinobazu, célèbre pour sa belle flore aquatique, ses lotus blancs, presque autant que pour les jolies *geishas* qui habitent ses environs immédiats.

Au bord de cette nappe d'eau calme, piquée seulement, à cette saison, d'innombrables tiges desséchées, en attendant que viennent s'y étaler les larges feuilles et les virginales corolles des nénuphars, on est tout étonné d'apercevoir des bâtiments de pur « style exposition », à dômes, à colonnades, à pylônes. Car il semble que, d'un accord tacite, on ne puisse plus, en aucun pays du monde, construire de bâtiments destinés à abriter une exhibition commerciale ou industrielle, universelle ou non, nationale ou internationale, sans singer le Grand ou le Petit Palais des Champs-Élysées, les halls qui couvraient, en 1900, le Champ-de-Mars ou les Invalides, ou ceux encore de Chicago. C'est une tradition qui s'établit. Et les Japonais, si empressés d'adopter nos modes occidentales, ne pouvaient manquer de s'y conformer avec empressement.

Certains de ces palais vont abriter des expositions intéressantes. On parle beaucoup déjà de celle des tissus, de celle des beaux-arts, où figureront, à titre exceptionnel, quelques œuvres françaises. Et enfin, on donne d'avance comme un clou appelé à révolutionner le Japon entier la création, à cette occasion, de services... d'« autobus », et d'autobus français, qui mieux est, qui vont faire leurs débuts en amenant en grand nombre, il faut le souhaiter, les visiteurs à l'Exposition nationale.



L'ambassadeur de France à Tokio, M. Gérard, allant en voiture de gala, escortée par la cavalerie de la garde, présenter au mikado ses lettres de créance.



M^{me} SARAH BERNHARDT, PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE. — Une leçon sur "la Nuit de Mai".

Dessin d'après nature de L. Sabattier.

C'était, le 19 février, comme nous l'avons indiqué dans notre précédent numéro, grande « première » au Conservatoire, pour l'installation de M^{me} Sarah Bernhardt, nommée professeur en remplacement de M. Laugier, sociétaire de la Comédie-Française, récemment décédé. Cette matinée inaugurale fut, d'ailleurs, exclusivement consacrée aux salutations de bienvenue et à la prise de contact ; mais, dès le surlendemain, M^{me} Sarah Bernhardt, prêchant d'exemple la ponctualité, — en intervenant toutfois deux fois deux noms, ce qui a fait attribuer à M^{me} Norma le charme de M^{me} Relsy et réciproquement, commençait effectivement sa classe, et, tout de suite, la façon dont elle écoutait ses élèves, les corrigeait, les conseillait, témoignait de la conscience, du zèle, du jeu sacré dont elle se montrait animée dans l'exercice du professorat. On reconnaîtra, augmentée des simples auditrices, le groupe de ses élèves : nous avons donné les portraits de quatre d'entre elles, le 23 février, — en intervenant toutfois deux fois deux noms, ce qui a fait attribuer à M^{me} Norma le charme de M^{me} Relsy et réciproquement.



LA FRONTIÈRE FRANCO-ALLEMANDE EN AFRIQUE OCCIDENTALE

La frontière entre le Cameroun allemand et le Congo français, dans sa section méridionale, vient d'être délimitée par une commission mixte d'officiers et de sous-officiers des deux nations, qui ont su mener à bonne fin une tâche délicate. Les commissaires étrangers comprenaient : pour l'Allemagne, le capitaine Förster et l'ober-lieutenant Schwartz, avec le sous-officier Faulborn ; pour la France, le capitaine Cottés et l'ingénieur Michel, assistés du médecin-major Gravot, du lieutenant Boisot, de l'officier d'administration Guérin, des sous-officiers Lepoix et Cervoni et des caporaux Genty et Girond.

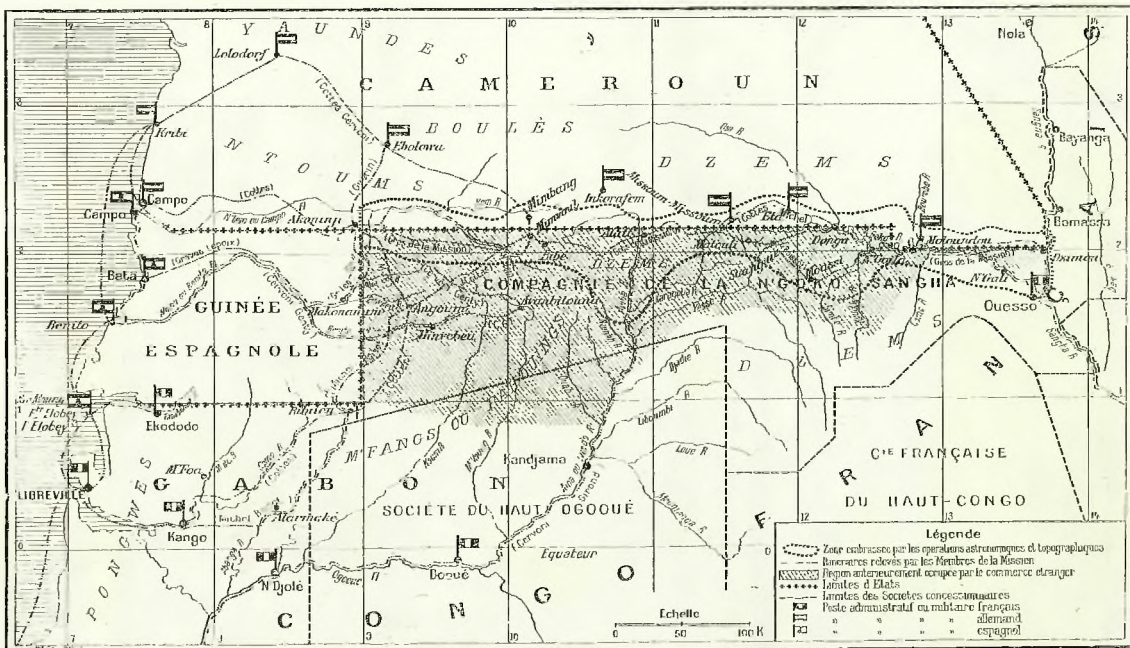
Les opérations astronomiques et topographiques ont duré une quinzaine de mois, et ont été exécutées dans les conditions les plus satisfaisantes de concordance scientifique, rendant désormais impossible le renouvellement des regrettables incidents de frontière, tels que celui de Missoum-Missoum, qui s'étaient antérieurement produits. Une série de bornes jalonne aujourd'hui ces confins et fixe d'une manière bien nette la frontière déterminée par le protocole de 1894.

Le fait d'avoir des renseignements géographiques précis sur des contrées complètement ignorées jusqu'ici par l'administration française était d'autant plus urgent que tous ces pays Dzems et Pahouings sont d'une richesse exceptionnelle en caoutchouc et en ivoire.

Aussi les commerçants étrangers s'étaient-ils abattus sur une région qu'ils considéraient à bon titre comme une nouvelle terre promise, en raison des bénéfices lucratifs que leur rapportait l'exploitation intensive à laquelle ils se livraient, effrontément et impunément, depuis le cours des cinq à six

dernières années. Il ne faut pas oublier que les zones ainsi mises en coupe réglée s'étendent sur le territoire de sociétés concessionnaires qui, pour l'exercice de leur privilège, payent annuellement d'assez importantes redevances. Ces compagnies ont donc

toyablement coupés et jetés à bas, populations violentées et entraînées loin de leurs foyers pour assurer au trafic étranger cette corvée du portage, qui répugne tant à l'indigène, surtout quand il est peu ou pas rétribué.



Carte des itinéraires de la mission Cottés et de la région rendue désormais au commerce français.

été gravement lésées — en même temps que l'était le budget propre de la colonie française par le fait de l'entrée et de la sortie en fraude de marchandises d'échange et de produits du sol — en raison des procédés barbares employés tant à l'égard de la forêt que de ses habitants : lianes et arbres impi-

Ces funestes pratiques se poursuivaient en toute quiétude, car les commerçants allemands et anglais venus du Cameroun ou de la côte espagnole savaient bien qu'ils n'avaient rien à redouter de l'administration... contemplative du Gabon. Le voisinage de la commission de délimitation,



Factorerie anglaise de Bibé.

Factorerie allemande de Langtem, sur le N'tem.

attardée le plus possible vers la Sangha, les avait même rendues plus fiévreuses, — quand le capitaine Cottes, par un raid audacieux, vint les faire cesser inopinément. Après la vérification astronomique de la position de Missoum-Missoum, le chef de la mission française se sépara de ses collaborateurs.

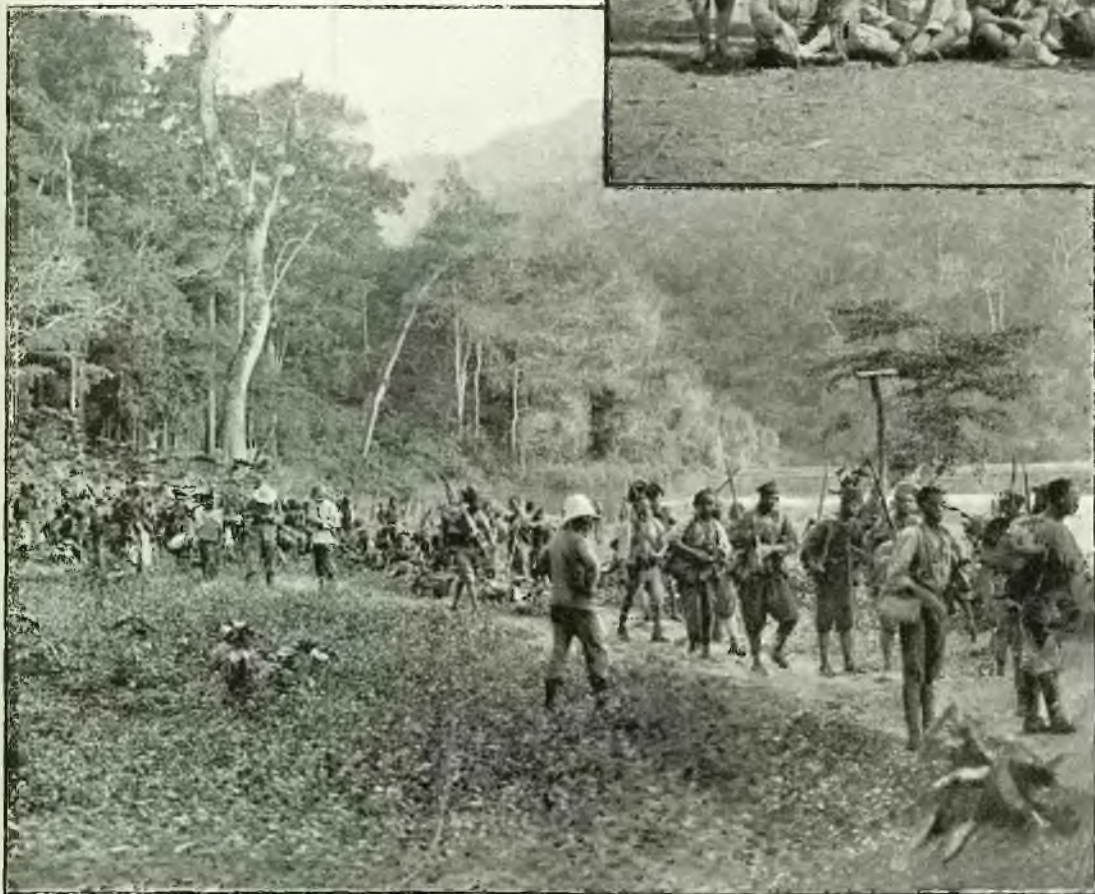
Mettant à profit l'absence du deuxième commissaire allemand, qui ne rallia qu'au cours de la deuxième partie des travaux, il n'hésita pas à entreprendre un immense mouvement tournant de quelque 3.000 kilomètres, avec seulement une vingtaine de Sénégalais, à travers cet hinterland de la Guinée espagnole où jadis Crampel fut traîtreusement attaqué et blessé.

C'est au cours de ce raid que le capitaine Cottes, se heurtant à une multitude de représentants européens et indigènes de firmes du Cameroun, put enfin déterminer le reflux de cette vague étrangère qui inondait si obstinément le territoire français.



Tirailleurs des missions française et allemande, près de la borne frontière, à Akoninji.

complète de la région si intéressante qui chevauche sur les monts de Cristal, et en s'attachant à l'étude des voies naturelles pouvant faciliter l'accès de cet hinterland espagnol, dont la mise en valeur, commencée, hélas ! par les étrangers, offrira néanmoins des perspectives avantageuses aux efforts de nos nationaux, dès que l'administration, par une occupation effective de toute la frontière, le permettra.



Départ de la mission française de Dongo pour Missoum-Missoum.

Tout le Gabon septentrional était occupé par des factoreries ressortissant à neuf sociétés allemandes et à deux anglaises, dont les traitants étendaient les opérations si fructueuses jusqu'à plus de 100 kilomètres au sud de la frontière, c'est-à-dire presque aux portes de Libreville.

Le mouvement de retraite vers le nord s'opéra heureusement sans le moindre incident et les relations de notre représentant, aussi bien avec ses collègues étrangers qu'avec les commerçants du Cameroun, furent toujours marquées au coin de la plus parfaite courtoisie.

L'escorte française dut même intervenir pour assurer la sécurité des envahisseurs qui faillirent être victimes du revirement subit — hostile à leur égard — qui avait accompagné la venue des troupes françaises dans tout le pays au sud du N'tem.

Après l'achèvement des opérations de délimitation, la section française rallia le littoral gabonais en se livrant, par cinq petites colonnes, à l'exploration



3^e rang : Serg. Cervoni. Unteroff. Faulborn. Capit. Boissot. Off. d'admin. Guérin. Cap. Genty. Serg. Lepoux.
1^{er} rang : Major Gravot. Ober-Lt. Schwartz. Capit. Cottes. Capit. Forster, chef de la R^{te} all^{ée}. Ing. Michel.

Groupe de la commission franco-allemande de délimitation du Cameroun allemand et du Congo français au moment de la fin des travaux, à Akoninji.

LIVRES NOUVEAUX

Romans.

M^{lle} Mathilde Alanic, dont les lecteurs de *L'Illustration* ont eu l'occasion d'apprécier deux œuvres remarquées : *Norbert Dys* et *le Maître du Moulin-Blanc*, vient de publier un nouveau roman : *les Espérances* (Plon-Nourrit, 3 fr. 50). Ce titre, d'apparence un peu vague, se précise dès les premières pages, où se révèle nettement le dessein d'opposer l'une à l'autre les acceptions très distinctes du même mot ; car il y a espérances et espérances, comme il y a fagots et fagots. Grâce à la souplesse de notre langue, ce vocable d'une si harmonieuse euphonie ne résume pas seulement les aspirations légitimes, les rêves berceurs de la jeunesse, voire de la maturité ; il désigne en outre quelque chose de moins joli : les avantages matériels qu'on se croit en droit d'attendre de la mort d'un parent ou d'un ami ; et c'est pourquoi l'usage en est aussi fréquent chez les notaires que chez les poètes.

Cette antithèse a fourni à M^{lle} Mathilde Alanic un sujet d'autant mieux approprié à son talent qu'elle le présente sous la forme d'une de ces études de mœurs provinciales où elle excelle. Vanités ridicules, rivalités surnoisées, cupidités féroces, convoitises ingénues, basses intrigues s'agitant dans une « société » de chef-lieu, autour d'un affriolant gâteau dont on se dispute prématurément les meilleures parts — l'héritage d'une vieille aveugle millionnaire, sans famille, ancienne « muse », sottement sentimentale et foncièrement égoïste — une demoiselle de compagnie, tartufe en jupon « roulant » tout le monde, s'adjudgeant à elle seule la belle proie, devant le bec des corbeaux, des corneilles, ahuris, déçus et furieux ; puis, comme contraste à tant de vilénies et d'hypocrisies, le groupe des braves gens, les amoureux loyaux, le vieux philosophe optimiste, qui puisent leurs espérances aux sources vives de leur cœur, de leur foi, de leur énergie — toutes ces scènes de la comédie humaine, situées parfois en des paysages imprégnés de la « douceur angevine », comme dit Joachim du Bellay, sont peintes avec une acuité d'observation, une exactitude de rendu dignes d'un disciple de Balzac. Et ajoutons que, tout en se montrant ici élargi et fortifié, le talent délicat de M^{lle} Mathilde Alanic a su conserver la précieuse formule par quoi elle arrive à résoudre ce difficile problème d'écrire des romans bien vivants, qui, sans fadeurs ni berquinades, sont en même temps de bons livres. — E. F.

Assurément, le sujet traité par M^{me} Jeanne Marni dans son nouveau livre, *Pierre Tisserand* (Ollendorff, 3 fr. 50), n'est pas très neuf. Déjà, à plusieurs reprises, dans le roman et sur la scène (*l'Automne d'une femme*, *l'Autre danger*, etc.), on nous a parlé d'amants qui, las de leur maîtresse, s'éprouvent de la fille de leur maîtresse. Mais jamais, peut-être, on n'avait su exprimer, en termes aussi saisissants et avec tant d'émotion communicative, la poignante douleur et la double humiliation de l'abandonnée : « Vous figurez-vous, écrit à une amie la malheureuse Claire, vous figurez-vous un être sur lequel rouleraient d'interminables et pesants wagons de chemin de fer ? La première voiture l'a écrasé. Ce que déchirent, éparpillent, dispersent, sèment sur la route les wagons qui suivent, ce sont des membres saignants sans doute, mais insensibles, inertes. » Ce roman, qui fait suite au *Livre d'une amoureuse*, n'est pas triste d'un bout à l'autre. Pierre Tisserand, ce caméléon moral, « le personnage bien français qui exploite les femmes en les faisant tordre de rire », a beaucoup d'esprit très drôle et ses billets amoureux sont d'une bien originale tendresse.

« Un galant homme, dit Hubert de Morhanges, n'épouse pas sa maîtresse quand elle est riche et qu'il ne l'est pas. » A quoi M^{me} Simier répond que « l'amour égalise toutes les conditions et que deux êtres qui s'aiment ont toujours le droit d'unir leurs vies ». On serait assez tenté de donner raison à M^{me} Simier. Mais Morhanges, lui, ne se laisse pas convaincre. Il n'épousera point, quand elle sera devenue libre, la riche et délicieuse M^{me} Simier dont il fut l'amant. Il demeure le prisonnier de sa conscience égarée dans des scrupules « qui partent d'un faux point de vue » : *le Point d'honneur* (Plon, 3 fr. 50). Par contre, cet homme scrupuleux acceptée fort goûtement les sacri-

fices bien autrement graves que, dans son grand amour et malgré les révoltes de sa conscience, sa maîtresse se résout à lui faire. Ils ne s'épouseront pas. Leurs amours demeureront irrégulières, furtives, périlleuses. Faut-il plaindre ces deux héros du roman de M. Maurice Paléologue ? Non, nous affirme l'auteur, puisque « le plus beau rêve commença pour eux et dure encore ».

Il y a de jolies pages descriptives, harmonieuses comme de petits poèmes en prose, dans le roman de M^{me} de Zuylen de Nyvelt, ce *Chemin du souvenir* (Juven, 3 fr. 50) où Viola Montenari promène son âme noble et douce, évadée d'un présent brutal. Viola, dont les aïeules furent des princesses florentines et des reines de Chypre, a voué sa vie à la réalisation d'un rêve grandiose. Elle s'efforcera de ressusciter un peu du passé en relevant le fier palais de ces ancêtres... Mais les dures réalités de la vie ont tôt fait de dissiper ces mirages et de condamner la rêveuse en tuant son rêve.

On doit recommander aux faiseurs de mariages — rien des agences ! — la lecture du roman de M. Edmond Jaloux : *l'Ecole des mariages* (Mercure de France, 3 fr. 50). Elles y trouveront un traitement sévère, mais assez juste, et qui, s'il ne les corrige point de leur peu innocente manie, les mettra peut-être en garde contre les fautes lourdes et les erreurs criminelles.

Histoire religieuse.

L'œuvre de Pascal a, depuis un demi-siècle, fait l'objet de multiples et savantes études. Sainte-Beuve lui a consacré son admirable *Port-Royal*, auquel se sont ajoutés les remarquables travaux des Brunschvicg, des Duhem, des Victor Giraud, des Michaut, des Lanson, des Boutroux, des Sully-Prudhomme, des Brunetière. Le sujet traité par ces maîtres et présenté dans le contraste de leurs si diverses opinions semblait donc avoir été à peu près épuisé. Mais ce n'était là qu'une fausse apparence, car on n'aura jamais tout dit sur l'histoire du sentiment religieux, même enfermée dans les limites d'un grand siècle. Et la preuve, c'est que le nouveau livre de M. F. Strowski sur *Pascal et son temps*, dont nous venons de lire la première partie : *De Montaigne à Pascal*, contient de véritables révélations sur les origines et la valeur réelles des *Pensées* (Plon, 3 fr. 50).

Philosophie.

La Philosophie de Sully-Prudhomme est exposée, par M. Camille Hémon, dans un volume de la collection Alcan (7 fr. 50). M. Hémon, qui a patiemment étudié le sens et la coordination des idées philosophiques du poète, nous en présente à la fois l'analyse et la synthèse. Son travail est précédé de curieuses pages dans lesquelles M. Sully-Prudhomme lui-même donne un résumé substantiel de sa biographie intellectuelle et des résultats de sa longue lutte avec l'inconnu.

Voyages.

M. Maurice Maindron, historien, naturaliste, romancier et fantaisiste original, a réuni en un volume (Lemerre, 3 fr. 50) les substantielles études sur *l'Inde du Sud*, qui, l'an dernier, furent publiées par fragments dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ce livre, documenté sur place et de longue main, est fort attrayant et plaira aux lecteurs et aux lectrices de tous les publics. Les femmes y apprendront les mœurs et les conditions des Indiennes de tous rangs, leurs goûts, leurs élégances, le faste des fêtes mondaines et des mariages. Les hommes graves y puiseront des renseignements sur la politique et l'histoire. Les savants y trouveront des notes précieuses sur les mœurs des animaux, sur tous les êtres vibrants dans les nuits de l'Inde. Les artistes, enfin, pourront, à la suite de l'auteur, visiter les ateliers des sculpteurs, des potiers et des mouchys, admirer les œuvres plastiques et s'initier à leurs procédés.

Divers.

Citons : *Au milieu des hommes* (Rueff, 3 fr. 50), par M. Henry Roujon, un très bon livre sur lequel nous reviendrons dans notre prochaine bibliographie ; *Maurice Barrès* (Sansot, 1 fr.), par M. René Gillouin ; *Considérations générales sur l'organisation de l'armée* (Lavauzelle, 3 fr.), extrait du rapport sur le budget de la guerre pour 1907, par M. A. Messimy ; *l'Officier et ses ennemis* (Ferrin, 2 fr.), par le capitaine Georges Couderc de Foulongue ; *la Question de la paix et sa solution* (Alcan, 1 fr.), par M. Ed. Tallichet.

LES THÉÂTRES

M. Abel Hermant s'est demandé quelle modification la faculté du divorce apporterait dans les habitudes et même dans les mœurs des ménages modernes constitués par des époux élevés de part et d'autre avec une liberté de pensée toute laïque et républicaine. Et il a écrit *les Jacobines*, quatre actes qui ont été accueillis au Vau-deville avec la sympathique curiosité due aux productions de l'auteur des *Transatlantiques*. L'esprit le plus fin s'allie, dans *les Jacobines*, à de franches hardiesses de langage. Et l'interprétation est bonne dans son ensemble ; citons M^{mes} Dorziat, Caron, Harlay, Heller, MM. Lérand, Gauthier et Joffre.

Par *la Maison d'argile*, que vient de représenter la Comédie-Française, M. Emile Fabre a affirmé une fois de plus, son haut et probe talent d'auteur dramatique. Une épouse divorcée et remariée voit les enfants de son premier et de son second mari — ses propres enfants à elle — devenus grands, entrer en lutte, se déchirer implacablement et, finalement, l'abandonner, pour rejoindre, les premiers leur père délaissé, la dernière un fiancé. Son foyer est détruit, sa maison, bâtie en argile, s'est effritée... Cette œuvre donne par instants à la scène une impression de grandeur tragique. Elle est fort bien jouée par M^{mes} Segond-Weber, Lara, Roch et Maille ; par MM. Grand, Fenoux et Leitner.

Avec *la Maison d'argile*, la Comédie-Française donne un acte en vers, *le Dieu Terme*, fantaisie sur le mode antique, d'un délicat poète, M. Gabriel Nigond.

A l'Œuvre : *l'Amie des sages*, de M. Maurice Allou. L'amie des sages, la belle philosophe Sophia, essaye en vain de ramener à la sagesse le libertin Hylas ; c'est elle qui succombe, sous les lauriers en fleur ; elle consacre ainsi la victoire de l'amour sur la philosophie... Tel est le conte, agréablement versifié, que l'Œuvre nous a conviés à entendre dans de jolis décors grecs avec une interprétation fort honorable.

La Gaité a monté une opérette en trois actes de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Henri Hirschmann : *les Hirondelles*, qui a été jouée déjà plus de cent fois en Allemagne et en Belgique, mais qu'on n'avait pas encore entendue en France. C'est une œuvre sans prétention, facile et agréable à écouter. Elle est interprétée fort heureusement par de bons artistes en tête desquels il faut citer M^{me} Tariol-Baugé, MM. Léon Noël et Sulbac.

LE PONT DE FONTENOY

LES NOMS DES BRAVES

Plusieurs de nos lecteurs nous ayant demandé s'il était possible de connaître les noms des héros, officiers ou troupiers, qui ont pris part à la brillante affaire du pont de Fontenoy-sur-Moselle, en 1871, racontée dans notre numéro du 27 janvier, nous nous sommes efforcés de rechercher ce renseignement jusqu'ici à peu près inédit. Il n'a pas été possible de trouver de liste complète des membres de l'expédition, mais nous avons pu, grâce surtout à l'ouvrage fort intéressant et documenté que vient de publier M. le lieutenant-colonel Saint-Étienne, à Toul, réunir les noms de la plupart d'entre eux, de ceux du moins qui ont eu l'occasion de jouer un rôle personnel dans cette affaire ou dans sa préparation : Commandant du détachement des chasseurs des Vosges et organisateur de l'expédition : commandant Bernard.

Capitaines : Coumès, Adamistre, Mal-lière, Richard et Magnin.

Lieutenants : Buhler, Claudin, Colin, Hernani, de Lalœuf, Rambaux, Rivot.

Sous-lieutenants : Barbas, Denis, Pater-notte, Pègues, Siméon.

Sergents-majors : Dreyfus, Hamard, Perrot, Scélarès...

Sergents : Arnould, Décorse, Dumetz, Emmanuelli, Lorrain, Magnin, Merlin, Multier, Sire, Zablott...

Caporaux : Lelièvre, Mosbach, Panigot...

Soldats : Barrat, Baudot, Casenave, Chapuis, Collin, Durivaux, Elicetche, Fouquernier, Fourreau, Larcher, Lohmuller, Malot, Mohammed, Poulet, Rougé, Schorn, Thomas, Thomassin, Vidrac, Warin, Zimmer (Louis), Zimmer (Nicolas)...

A côté de ces noms de militaires qui méritent, certes, de passer à la postérité, nous serions injustes si nous ne citions pas ceux des civils qui, à un titre quelconque, ont

contribué à la préparation ou à l'exécution de cette opération si merveilleusement combinée et si bien menée à bout, malgré les difficultés presque insurmontables qu'on a eu à vaincre.

Ce sont d'abord les membres du comité des Vosges : M. Martin, sous-préfet de Neufchâteau, président du comité ; MM. Tissot, maître charpentier à Neufchâteau ; Goupil et Rollin, conducteurs de travaux sur les Chemins de fer de l'Est ; Frogier de Pontlevoy, chef de bataillon du génie, attaché à l'état-major de Gambetta, et Kronberg, membres du comité.

Il faut en outre citer : MM. Alexandre, chef de la section de chemin de fer Frouard-Commercy ; André, chef d'équipe d'ouvriers du chemin de fer ; Barrois, poseur de la voie ; Boisset, guide forestier ; Charpy, ingénieur à la verrerie de Vannes-le-Châtel ; Chaussey, hôtelier à Vaucouleurs ; Delesse, ouvrier au chemin de fer ; Demangeon, perceur à Lamarche ; Doidy, ouvrier au chemin de fer ; Drouet, pharmacien à Lamarche ; François, piqueur de la voie ; Galland, habitant de Neufchâteau ; Gigout, habitant de Fontenoy ; Gingembre, ouvrier de la verrerie de Vannes-le-Châtel ; Hous-sard, ouvrier au chemin de fer ; Janson, préfet de la Meurthe ; Jeanmaire, brigadier forestier, Jeannot, ouvrier ; Jullien, entrepreneur à Maxey-sur-Vaise ; Kuentz, jardinier à Epinal ; Lamarre, caissier comptable de la verrerie ; Leblanc, habitant de Pierre-la-Treiche ; Leboeuf, professeur à la ferme-école de la Hayevaux ; Lefort, maire de Pierre-la-Treiche ; Leheux, passeur de bac ; Lequin, directeur de la ferme-école de la Hayevaux ; M^{me} L'Huillier, fermière des Gimeys ; MM. Loppinet, garde général des forêts à Lamarche ; Maillard, ouvrier au chemin de fer ; Maillard, conseiller municipal de Fontenoy ; Mercier, ouvrier de la verrerie de Vannes-le-Châtel ; Michel, ouvrier au chemin de fer ; lieutenant-colonel Michon, chef du génie de Toul ; Millet, habitant de Pierre-la-Treiche ; Mitaine, ouvrier au chemin de fer ; Moriot et Muller, conseillers municipaux de Fontenoy ; Pargny, ouvrier au chemin de fer ; Petit, maire d'Autreville ; Petitbien, maire de Blénod ; Petot père et fils, maîtres maçons ; Potcheider, habitant de Pierre-la-Treiche ; Rampont, avocat à Toul ; Renaut, brigadier forestier ; Rottémout, conseiller municipal de Fontenoy ; Roussel, aubergiste à Fontenoy ; Rouvelin, habitant de Pierre-la-Treiche ; Rouyer, officier de santé à Viécourt ; Royer, Rusque (Auguste, Charles et Hippolyte), habitants de Pierre-la-Treiche ; Schmitt, employé de la Compagnie de l'Est ; Schmitt, ouvrier de la verrerie de Vannes-le-Châtel ; Schœffer, garde forestier ; Thomas, brigadier forestier ; Tovany, marbrier à Toul ; Vairel, piqueur du chemin de fer ; Vaxilo, habitant de Pierre-la-Treiche ; Vicherat et Vignerot, ouvriers au chemin de fer.

Enfin, si l'opération a été assez habilement conduite pour réussir sans que l'on ait perdu un seul homme du détachement, elle a du moins coûté la vie, sans parler des Allemands tués au cours de l'affaire, à trois innocentes victimes de la fureur de l'ennemi : M. J. Contat, tué par un Allemand qui l'a pris pour un des chasseurs des Vosges ; M^{me} François, paralysique, brûlée vive dans l'incendie de Fontenoy, et M. Maillard, vieillard de soixante-quinze ans, abattu d'un coup de fusil pour avoir essayé de protéger ses petits-enfants malmenés par des soldats allemands.

D'autre part, nous avons reçu de nouvelles communications témoignant de la vive attention qu'éveille chez nos lecteurs les souvenirs relatifs à l'affaire de Fontenoy. Un de nos abonnés, notamment, nous adresse une note documentée, où, contestant l'exactitude de certaines assertions d'une lettre publiée dans *L'Illustration* du 9 février, il confirme le récit de notre collaborateur Louis Zerlin en ce qui concerne la souricière tendue aux Nancéens sur la place Stanislas, le 25 janvier 1871, au moment du concert militaire.

« Parmi les personnes embauchées de force, ce jour-là, pour travailler à la reconstruction du pont, on remarquait, nous écrit-il, une des personnalités les plus connues de la ville, le docteur Contal. Ce vieillard de soixante-douze ans, aux longs cheveux blancs, dont la haute stature imposait, ne se départit pas un instant de sa placidité habituelle ; à la gare, avec autant de sang-froid que s'il eût été dans son cabinet, il prodigua ses soins à plusieurs de ses compagnons éclopsés à la suite de la bagarre. » Notre correspondant occasionnel nous

fournit en outre d'intéressants renseignements tendant à établir que le hardi coup de main accompli à Fontenoy par les francs-tireurs n'était pas un fait isolé, mais se rattachait à un plan combiné pour la délivrance de Nancy et la reprise de nos territoires de l'Est.

Telle était, en tout cas, la ferme conviction de Jean Orny, un de ces héros obscurs dont le nom mérite d'être sauvé de l'oubli. Guetteur au clocher de Saint-Epvre, la grande église alors en construction, il veilla, les deux nuits du 21 et du 22 janvier prêt à coopérer à l'exécution de ce plan, en éclairant son fanal dès qu'il apercevrait un feu qui devait s'allumer à Bouxières-aux-Dames. Afin de n'être pas dérangé, soit par la sentinelle postée au pied du clocher, soit par quelque fonctionnaire allemand soupçonneux, il avait placé à l'entrée supérieure de l'escalier la cloche de l'ancien beffroi, pesant 200 kilos, et la grosse pierre servant à caler son métier de rempaillage de chaises ; tout étranger qui, pendant l'échange des signaux, se serait engagé dans cet escalier en colimaçon, n'aurait pu parvenir en haut ; l'importun aurait été infailliblement broyé par la pierre, que les auxiliaires du guetteur, au nombre de deux, avaient pour consigne de pousser à la première alarme. En acceptant un rôle quasi héroïque, Jean Orny risquait sa vie, et si, contre son espérance, il ne vit pas briller le feu annoncé, il n'en fit pas moins preuve d'un ardent patriotisme et d'une réelle vaillance.

C'était, du reste, une des physionomies les plus curieuses de Nancy. Cumulant avec le rempaillage des chaises les emplois de guetteur, de chanteur, de gardien de la chapelle Ronde, de professeur de chant, de bibliothécaire de Saint-Epvre, il a droit par surcroît au titre d'historien, pour avoir écrit une histoire de la Lorraine depuis Philippe de Gueldres jusqu'à la Révolution. Des deux exemplaires, entièrement calligraphiés de sa main, à la plume d'oie, il a offert l'un à l'empereur d'Autriche et laissé l'autre à sa famille.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

UN ANCÊTRE DU CHEVAL.

Le Muséum de Paris a reçu dernièrement du Muséum de New-York une collection



L'« eohippus », ancêtre du cheval.
(En haut, crâne de cheval contemporain.)

de moulages d'animaux disparus dont le plus curieux représente un des ancêtres du cheval. Au dire des savants, ce noble quadrupède qui, à l'origine, n'était pas plus gros qu'un chien, a subi une longue série d'évolutions pour arriver à sa forme actuelle. Notre gravure le représente à l'époque où il constituait le type *eohippus*, caractérisé par des pattes à cinq doigts, une bouche peu fendue, des oreilles arrondies, une queue semblable à celle des ânes et par l'absence de crinière.

Le crâne de cheval contemporain que nous montrons à côté de l'ancêtre fait ressortir d'une manière frappante le lien qui unit les deux types.

LA DURANCE GELÉE.

Le rude et long hiver que nous venons de subir a donné lieu, sur divers points de la France, à des effets sans précédents. La photographie que nous publions représente la Durance à son passage sous le pont de la Beaume, à Sisteron.

Cette rivière, véritable torrent, passe en cet endroit entre deux rochers, dont l'un supporte la vieille citadelle de Sisteron, tandis que la ville, très pittoresque, s'étale à sa base.

C'est en cet endroit, large de 40 mètres, où les 60 mètres cubes d'eau qui dévalent dans son lit atteignent la vitesse de 1^m,25 à la seconde, que la Durance a gelé sur toute sa surface, comme on le voit sur la photographie, et sur une longueur de plus d'un kilomètre en amont et en aval de Sisteron. La couche de glace, très irrégulière, atteignait par endroits près de 2 mètres d'épaisseur.

De mémoire de Sisteronnais, ce fait ne s'était jamais produit.

LE TUNNEL SOUS LA MANCHE.

Des catastrophes comme celle du *Berlin*, pour rares qu'elles soient, apportent un argument terrifiant aux partisans du tunnel sous la Manche. Combien de voyageurs, depuis la nouvelle connue de ce sinistre, forcés de franchir le détroit, ne se sont embarqués, sur une rive ou sur l'autre, qu'avec effroi et le cœur serré !

N'arrivera-t-on donc jamais à vaincre les partis pris qui se sont de nouveau manifestés avec véhémence en Angleterre à la nouvelle que la Chambre des communes venait d'être récemment saisie du projet ?

Pourtant, nombre d'esprits ingénieux, malgré cette opposition que l'idée rencontre au delà du Pas de Calais, continuent de s'appliquer à l'étude d'une question des plus intéressantes, et s'efforcent de lui découvrir une solution qui satisfasse à toutes les exigences et rassure toutes les inquiétudes.

Voici, par exemple, que nous recevons d'un de nos lecteurs, M. Charles Faga, une communication qu'il nous semble intéressant de faire connaître, ne fût-ce qu'à cause de l'originalité de la solution qu'elle indique.

Les projets jusqu'ici étudiés envisageaient soit la construction d'un tunnel sous-marin (coût, 250 millions ; durée d'exécution, sept ans), soit celle d'un viaduc au-dessus de la Manche (coût 800 millions ; durée d'exécution, sept ans aussi), — le projet de M. Bunau-Varilla, que nous avons exposé ici, n'étant, lui-même, qu'une ingénieuse combinaison des deux systèmes.

M. Charles Faga suggère l'idée d'immerger au fond du détroit, exactement comme s'il s'agissait d'un câble sous-marin énorme, un tube de ciment armé.

On sait que, depuis une dizaine d'années, ce mode de construction a trouvé d'innombrables applications, et donné les plus heureux résultats. Reste à étudier dans quelles conditions il pourrait être utilisé ici. M. Faga ne doute pas que les ingénieurs audacieux qui se sont spécialisés dans les travaux de cette sorte, les Hennebique, les Considère, les Harel de la Noë, n'arrivent, sans trop de peine, à vaincre

les difficultés du problème qu'il leur pose.

Le schéma qui illustre la note de M. Faga indique, très sommairement, la disposition qu'il entrevoit, au premier abord, sans avoir autrement approfondi son idée : deux ateliers flottants, deux docks énormes sur lesquels on construirait, à mesure, le ou les tubes, en s'éloignant des deux côtes pour se rejoindre au milieu du détroit.

Ces tubes seraient immergés, filés, à la façon d'un câble, directement sur le fond, — assez régulier, de profil, à ce que montrent les sondages, mais qu'on pourrait égaliser parfaitement, M. Faga le croit, au moyen de remblais constituant une plate-forme unie. L'inventeur nous affirme que l'élasticité d'un pareil tube serait suffisante pour permettre, sans danger de rupture, cette immersion graduelle.

Sans doute pourra-t-on faire à l'idée de M. Faga maintes objections, dont la première est la difficulté d'établir ces chantiers flottants dont il parle, en un point où la mer est souvent terriblement mauvaise. Nous n'entrerons pas dans la discussion du projet. M. Faga avoue lui-même n'en avoir pas envisagé les conditions de réalisation. Il pose le principe, seulement. Et nous enregistrons cette suggestion à titre de simple curiosité. Aux techniciens de voir.

TRANSFORMATION DE LA MUSIQUE EN COURANT ÉLECTRIQUE.

M. Maurice Dupont vient de faire connaître à l'Académie des sciences un procédé extrêmement curieux de transmission des sensations acoustiques. La série des vibrations correspondant à une série de sons musicaux est reproduite sous forme d'un courant électrique alternatif qui restitue ensuite sous une forme particulière, et sans intermédiaire de la plaque vibrante utilisée dans le phonographe, les vibrations sonores originelles.

Mettons en action un phonographe auquel est adapté un microphone fournissant un courant alternatif, ce courant sera formé de périodes dont la fréquence correspond au nombre des vibrations, c'est-à-dire à la hauteur du son des divers éléments de la phrase musicale : un son aigu donne un courant à vibrations rapides, tandis qu'un son grave engendre de longues périodes. On obtient ainsi un *courant musical rythmé* dont les phases, composées de périodes variées, ont entre elles des rapports égaux à ceux que présentent les intervalles des sons.

Si l'on fait passer ce courant dans l'organisme, l'individu ainsi électrisé éprouve des sensations comparables, dans une certaine mesure, à celles que produirait l'audition de la phrase musicale.

Il ne semble pas, au premier abord, que ce phénomène puisse être appliqué à la combinaison d'un nouveau genre de phonographe. Mais M. Dupont pense qu'en accordant ces courants avec la cellule

nerveuse, on pourra obtenir des résultats précieux de sédation ou d'excitation et d'anesthésie.

L'ÉMANATION LUMINEUSE DES MINÉRAIS.

Il y a plus de cent cinquante ans, un Allemand crut observer qu'au-dessus du sol, quand celui-ci renferme des gisements de minerais ou de métaux, on distingue, durant la nuit, une sorte d'émanation lumineuse de forme variable. C'est une sorte d'« âme » des dépôts souterrains qui plane au-dessus de leur tombeau. Le fait que cette émanation est plus apparente avant ou pendant un orage indique la nature de celle-ci. Il s'agit évidemment d'un phénomène d'ordre électrique, d'après les recherches récentes faites aux Etats-Unis, au voisinage de gisements métalliques. L'émanation électrique a même été plusieurs fois photographiée, au moyen de plaques garnies de substances fluorescentes. Les observations montrent que les émanations dont il s'agit se produisent avec une intensité particulière partout où, sous le sol, sont accumulées des substances bonnes conductrices d'électricité. Il n'y a pas de meilleurs conducteurs que les gisements métalliques. Après eux viennent les dépôts de houille et de lignite, surtout quand ceux-ci contiennent des pyrites. Par la photographie seule on distinguerait nettement les endroits où il y a des gisements de ceux où il n'y en a pas et, dès lors, une des méthodes les plus scientifiques et les plus économiques en même temps de recherche des gisements de houille ou de métal, consisterait tout simplement à se promener la nuit par la campagne en braquant l'objectif d'un appareil photographique sur des paysages qu'on ne voit pas.

LA CONSOMMATION DES ALCOOLS EN FRANCE.

Les droits sur les alcools ont produit, en 1905, le joli total de 374.475.878 francs.

On comprend que, dans ces conditions, l'Etat ne soit guère pressé d'entamer une lutte sérieuse contre l'alcool.

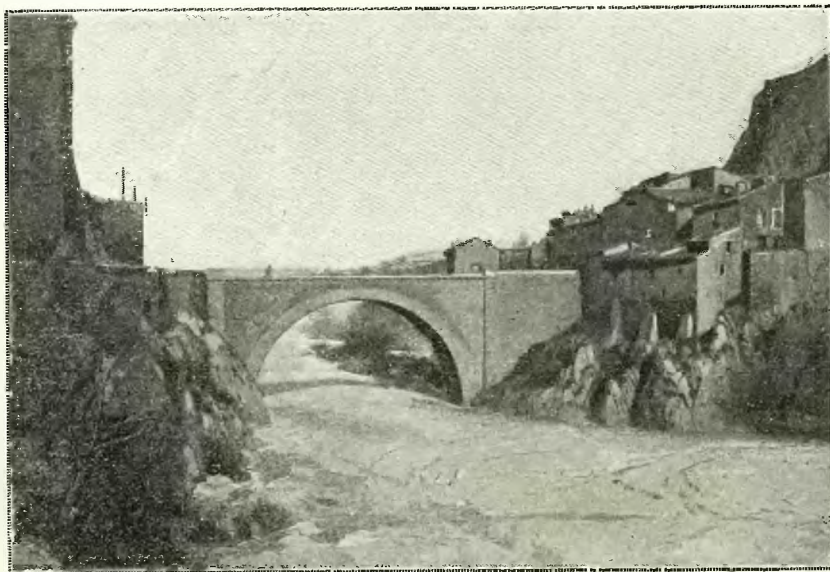
Voici comment se distinguent quelques grandes villes, par leurs excès ou leur sobriété. — Consommation annuelle moyenne par habitant.

	Spiritueux.	Vermonts et vins de liqueurs
Paris	4,55	0,53
Lyon	3,33	0,34
Marseille	4,98	0,62
Bordeaux	3,22	0,83
Lille	5,59	0,39
Le Havre	12,13	0,84
Rouen	12,34	0,62
Boulogne-s.-Mer	11,18	0,47
Caen	12,50	0,49
Cherbourg	11,36	0,74
Calais	8,82	0,43
Cette	5,42	0,75
Toulouse	3,33	0,55
Limoges	2,76	0,36
Béziers	1,95	0,65
Montluçon	2,11	0,27

Sur 57 villes de plus de 30.000 habitants, on n'en compte que 34 dans lesquelles la consommation par habitant soit inférieure à 5 litres de spiritueux.

ENCORE DES JOURNAUX POUR AVEUGLES.

Un de nos lecteurs nous signale encore deux journaux pour aveugles, le *Louis Braille* et la *Revue Braille*, qui paraissent, depuis plusieurs années, sous la direction de l'Association Valentin Haüy, fondée en 1889 par M. Maurice de la Sizeranne. Notre honorable correspondant s'étonne que nous ayons paru attacher une importance relative à l'édition spéciale du *Daily Mail*. Sans vouloir diminuer, en aucune façon, le mérite des précurseurs, nous ferons simplement remarquer que la publication, en caractères Braille, d'un journal conçu et rédigé par des journalistes ordinaires et édité par une maison aussi puissante que le *Daily Mail*, constituait une étape particulièrement intéressante dans l'histoire du journalisme contemporain. Et nous nous abstenons de revenir sur une question dont l'intérêt, pour l'instant, nous paraît épuisé.



La Durance gelée sous le pont de la Beaume, à Sisteron. — Phot. A. Clergue.

L'ÉCHOUEMENT DU "JEAN-BART"

L'actualité, décidément, appartient aux sinistres maritimes. Peu de jours avant la catastrophe du *Berlin*, dont il est longuement question dans ce numéro, une dépêche de Las Palmas annonçait l'échouement du croiseur français *Jean-Bart*, le 12 février, sur la côte de Barbarie, à 80 milles environ au nord du banc d'Arguin, célèbre par le naufrage de la *Méduse*. L'équipage, composé de 354 hommes, était sauvé, mais le renflouement du navire paraissait impossible.

Le *Jean-Bart*, armé de 20 canons, et commandé par le capitaine de vaisseau Barbin, mesure 108 mètres de long sur 13^m,3 de large. Il avait coûté 7 millions en 1889, mais sa valeur militaire actuelle était presque nulle.

Dès que le ministre de la Marine a eu connaissance du sinistre, il a donné des instructions pour envoyer des bâtiments au secours de l'équipage du *Jean-Bart*.

AMUNDSEN A PARIS

Roald Amundsen, le hardi navigateur norvégien qui réussit à franchir avec son navire — la minuscule *Gjøa* — le passage du Nord-Ouest, et dont les observations périlleusement recueillies (voir *L'Illustration* du 13 octobre 1906) sont d'un si haut intérêt pour la science météorologique et magnétique, a été, cette semaine, l'hôte de Paris. Le grand voyageur, émule heureux des Nordenskjöld, des Nansen, des Gerlache et des Charcot, a reçu chez nous les mêmes extraordinaires honneurs qui l'accueillirent partout, à Copenhague, à Londres, à Amsterdam, à Bruxelles. Les notabilités de la science française le saluèrent à la gare. Le président de la République, en lui donnant audience, lui remit les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Enfin, mardi dernier, un auditoire d'élite, réuni à la Sorbonne, sous la présidence du ministre de la Marine assisté du ministre de l'Instruction publique, applaudissait avec enthousiasme le récit, sobre et simple, de l'exploration par l'explorateur. A l'issue de cette conférence, M. Thomson offrit à Amundsen deux médailles d'or, l'une au nom de la marine française, l'autre au nom de la Société de Géographie. Distinctions méritées à la fois par le marin audacieux et par le savant désintéressé qui n'hésita pas à mettre sa fortune personnelle au service de ses recherches scientifiques.

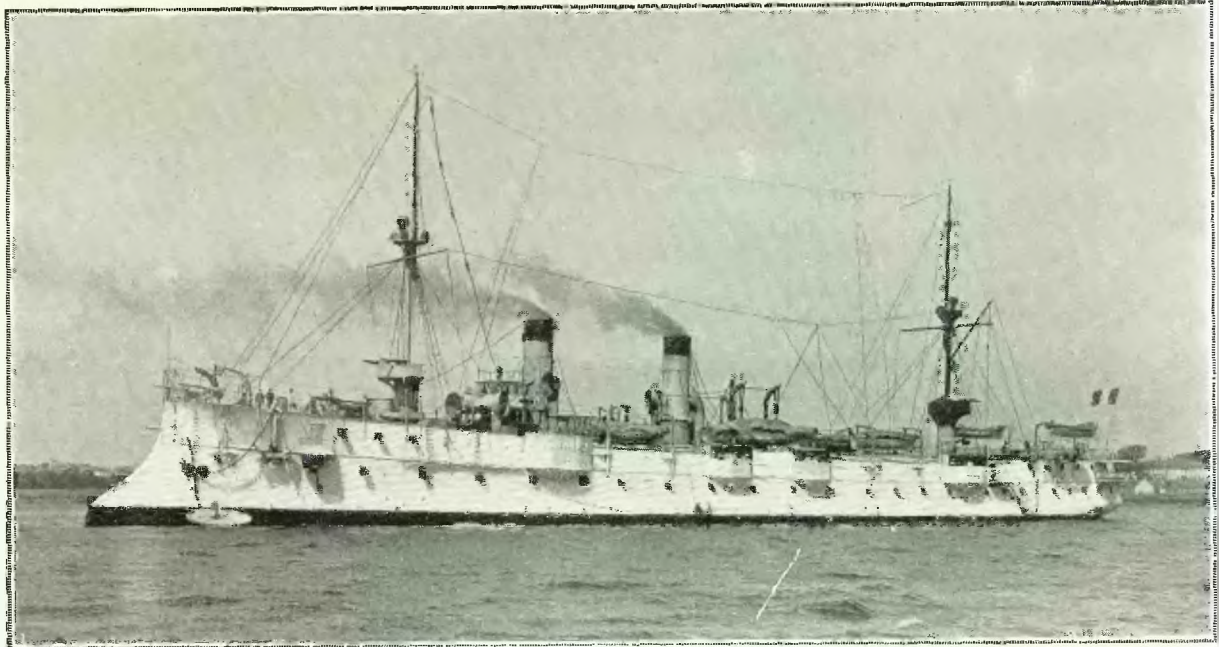
LA NOUVELLE DOUMA

Les élections à la seconde Douma d'empire ont eu lieu dans le plus grand calme. Dans chacun des grands centres, les électeurs désignés au second degré pour choisir les nouveaux représentants du peuple russe se sont rendus à la douma municipale, pour y déposer leurs bulletins de vote, sans qu'aucun incident ait troublé l'accomplissement de leur devoir.

On connaît, à l'heure où nous écrivons, la majeure partie des résultats : 462 sur 524.

Ces députés se répartissent ainsi, d'après les statistiques officielles :

Partis monarchistes, 89, comprenant 31 monarchistes indéfectibles et 58 membres de la droite. Modérés, 43, dont 23 « octobristes ». Partis de gauche, 285, dont 29 progressistes, 74 « cadets », ou constitutionnels démocrates, 30 ouvriers et 90 membres des divers partis avancés.



Le croiseur protégé « Jean-Bart ». — Phot. Bougault.



Roald Amundsen.

LE P. MONSABRÉ

Le P. Monsabré, l'éminent prédicateur, vient de s'éteindre au Havre, à l'âge de quatre-vingts ans. Au sortir du séminaire de Blois, sa ville natale, il avait d'abord exercé le ministère comme prêtre, puis, entré dans l'ordre des frères mineurs, était devenu l'un des plus brillants disciples du P. Lacordaire. Une série de conférences données à Saint-Thomas d'Aquin



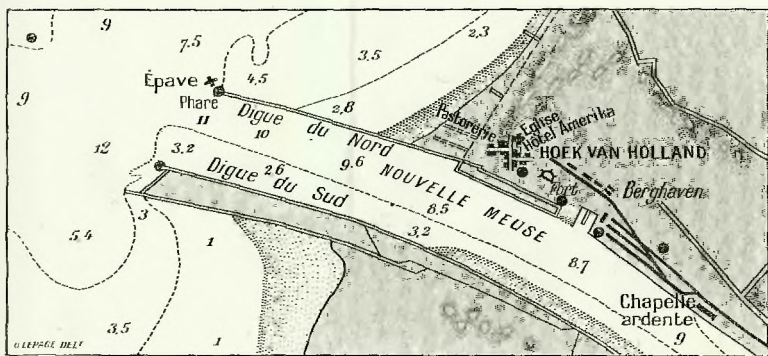
Le P. Monsabré. — Phot. Dessendier.

mit en lumière ses hautes qualités de prédicateur sacré ; il fut ensuite appelé à prêcher dans les principales églises de Paris. De 1872 à 1890, occupa la chaire de théologie à la Sorbonne. Il avait pris sa retraite au couvent des dominicains du Havre.



A SAINT-PÉTERSBOURG. — Devant l'Hôtel de Ville pendant les élections pour la Douma d'empire. — Photographes Bulla.

LE NAUFRAGE DU "BERLIN" A HOEK-VAN-HOLLAND



Carte des abords de Hoek-van-Holland.

Le terrible sinistre qui vient de se produire sur la côte hollandaise, où, dans la nuit du 20 au 21 février, le steamer *Berlin*, portant à son bord 142 personnes, est venu se briser sur une digue, à Hoek-van-Holland (Pointe-de-Hollande), au moment où il touchait au port, a causé une profonde émotion.

Dès la nouvelle connue, nous envoyions sur place notre collaborateur E. Clair-Guyot, avec mission de recueillir tous les documents, clichés, croquis ou interviews, nécessaires pour reconstituer les circonstances exactes de la catastrophe et du drame poignant qui l'a suivie. Il y a pleinement réussi, et, dans un court article, il commente ici la longue série de photographies et de dessins que nous reproduisons.

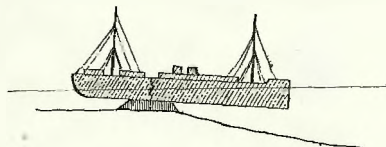
Le steamer *Berlin*, appartenant à la Compagnie du Great Eastern Railway, qui assure un service rapide entre Harwich et Hoek-van-Holland, était un excellent bateau de 92 mètres de long, construit sur le type des meilleurs *liners* transatlantiques, de forme élégante, de belle allure, avec ses deux cheminées, ses deux mâts, son pont supérieur dominé par deux passerelles. L'aménagement en était très confortable, luxueux même, la ligne étant fréquentée par de grands négociants soucieux de leur bien-être.

C'est l'un d'eux, un de nos compatriotes, M. Jaboulet, de Tain (Drôme) — fils d'un de nos abonnés, d'ailleurs — qui nous a fourni avec une netteté, une précision merveilleuse chez un jeune homme qui vient de connaître les plus épouvantables angoisses, les détails les plus circonstanciés sur le terrible désastre.

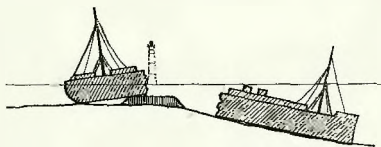
M. Jaboulet revenait de Londres. Il occupait la cabine de première classe 93, vers le milieu du navire. Il reposait, quand il ressentit une secousse assez forte. Presque instinctivement, il regarda l'heure à sa montre : il était 5 heures moins cinq minutes. Jugant qu'il avait le temps de continuer son somme interrompu, il se recoucha.



Coupe du "Berlin" échoué sur le talus terminant la digue.



Position du "Berlin" en fléau de balance sur le talus terminant la digue.



Le "Berlin" après la rupture : l'avant a sombré et le mât seul émerge.

Voir nos photographies, page 153.

Mais, soudain, l'électricité s'éteignit. Dans l'obscurité, il put se rendre compte que le navire demeurait incliné sur le même côté. Il était échoué. Déjà l'eau faisait irruption dans la cabine : M. Jaboulet se précipita sur le pont, au bruit des cris de détresse.

La nuit était épouvantable. Un vent furieux soufflait, soulevait la mer démontée en vagues énormes.

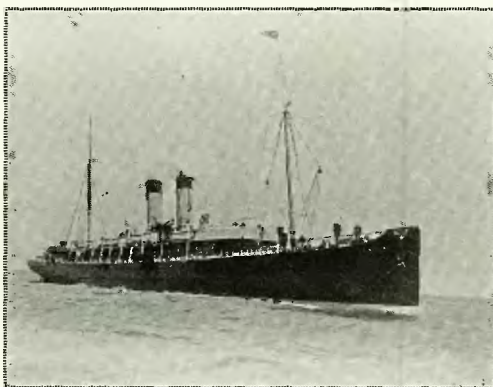
Le *Berlin* avait été jeté par la tempête sur le talus terminant la plus septentrionale des digues, longues de 2 kilomètres, encadrant l'entrée de la Nouvelle Meuse.

Il reposait là, en équilibre, comme un fléau de balance.

On distinguait, dans l'ombre, le phare, voilé par les embruns et par la neige tombant en rafales. Le salut eût été à quelques brasses, par un temps moins

épouvantable. Mais, par cette mer furieuse, il fut impossible de descendre un seul canot : tous furent broyés en quelques instants. Déjà les vagues avaient balayé le pont, emporté des hommes ; un seul de ceux-là, un marin qui avait pris passage sur le *Berlin*, le capitaine Parkeson, de Belfast, put être recueilli. Les autres passagers, s'étant cramponnés à tout ce qui pouvait les retenir, attendaient le jour, qui allait peut-être leur apporter du secours. De temps à autre, une lame enlevait un de ces malheureux.

Mais bientôt la situation s'aggrava encore. Peu à peu, le bateau, secoué par les lames, commençait à se rompre, juste au pied des cheminées. On voyait de minute en minute l'avant fléchir et s'enfoncer,



Le "Berlin".

avec des craquements sinistres. Le poids des machines et l'effort du flot disloquaient l'énorme coque. Vers 8 h. 1/2, l'affreuse péripétie fut consommée : l'avant avait sombré, engloutissant ceux qu'il portait.

Il restait sur l'arrière une cinquantaine de personnes. Beaucoup encore furent enlevés ; d'autres, des enfants surtout, succombèrent au froid.

Ceux qui demeuraient, cherchant un abri contre l'atteinte des vagues et les cinglements de la neige, s'étaient blottis sur deux caisses à eau, adossées au rouf du pont supérieur, au bord même de la brisure, à 30 mètres du phare, mais séparées de lui par un tumultueux abîme. D'ailleurs, le phare lui-même et tous les derniers 1.500 mètres de la digue, balayés incessamment par des vagues monstrueuses, étaient absolument inaccessibles, aussi bien du côté du rivage que du côté des naufragés.

Vers 11 heures seulement ceux-ci purent voir un bateau de sauvetage qui tentait de s'approcher d'eux, de les arracher aux indicibles tortures qu'ils enduraient.

Le temps demeurait affreux. Un froid glacial tourmentait les pauvres gens. La mer ne se calmait pas, au contraire.

Tout le jour, à maintes et maintes reprises, les marins du canot de sauvetage se consumèrent en efforts héroïques pour aborder l'épave. Il leur fallut y renoncer. A la nuit tombante, les naufragés virent s'éloigner avec ce bateau impuissant leur dernière espérance.

De gros vapeurs, se dirigeant vers Rotterdam, en amont de Hoek, étaient passés, durant la journée, à quelques encablures, sans pouvoir, eux non plus, porter le moindre secours. Maintenant, c'était la nuit...

Quelques-uns, qui avaient dû demeurer debout, faute de place, sollicitèrent alors de leurs compa-

gnons la faveur de s'asseoir un moment pour se reposer. On accéda à cette demande : « Vous le pouvez ! Il y a trois morts ».

Ils prirent la place que leur laissaient ces disparus, et l'on se blottit sous des toiles à voile, étroitement serrés les uns contre les autres.

Au jour, le vendredi, les tentatives de sauvetage recommencèrent, suivies, de terre, par des milliers de spectateurs anxieux. Le prince Henri des Pays-Bas, mari de la reine Wilhelmine, qui, dès qu'il avait eu connaissance du désastre, était accouru à Hoek-van-Holland, avait pris place sur un remorqueur, au milieu des braves qui allaient cent fois risquer leur vie pour essayer d'arracher au gouffre leurs semblables.

La journée se passa encore à d'infructueuses tentatives. Et ce ne fut qu'à 4 heures du soir — 35 heures après le naufrage ! — qu'on put saisir un cordage qui pendait de l'épave et flottait près des pilotis. Il fut attaché au pied du phare. C'était le salut enfin ! Par là, les naufragés allaient pouvoir gagner la terre, en se laissant glisser, suspendus par les bras et les jambes, le long de ce câble incliné. Six ou sept marins se tenaient sur les pilotis de la digue, ayant de l'eau jusqu'au cou, et recevaient les malheureux, demi-morts, couverts à peine de loques informes, effilochées par la tempête. On les faisait grimper sur l'escalier du phare. De là, successivement, le long de la digue, submergée à chaque vague, on les emmenait, en les soutenant, jusqu'à la plate-forme où se dressait le poteau d'une balise ; puis, de nouveau il leur fallait se laisser transporter, suspendus encore à une corde, jusqu'à une yole, où quatre marins les hissaient, pour les conduire au canot de sauvetage. Ce canot les emmenait enfin au vapeur sur lequel se tenait le prince Henri, et où les premiers soins leur étaient donnés.

Onze naufragés, hommes et femmes — dont plusieurs artistes d'une troupe allemande d'opéra qui revenait de Londres — furent ainsi sauvés le soir du 22 février. M. Jaboulet quitta l'épave le septième.



M. H. Jaboulet, un des naufragés.

Notre compatriote fut conduit dans l'automobile de M. Van der Schrick, ami personnel du prince Henri, à l'hôtel Amerika, à Hoek-van-Holland. Plus tard, il fut accueilli à la *pastorerie* (presbytère), chez M. le curé Daalmans, où rien ne fut épargné pour lui faire oublier ses terribles émotions.

On croyait qu'il ne restait plus, sur l'arrière fracassé du *Berlin*, que des cadavres. Le samedi matin pourtant, le temps étant moins mauvais, les sauveteurs purent aborder l'épave. Ils y trouvèrent encore trois femmes : le nombre des survivants était ainsi porté à quatorze, — quinze en comptant l'heureux capitaine Parkeson.

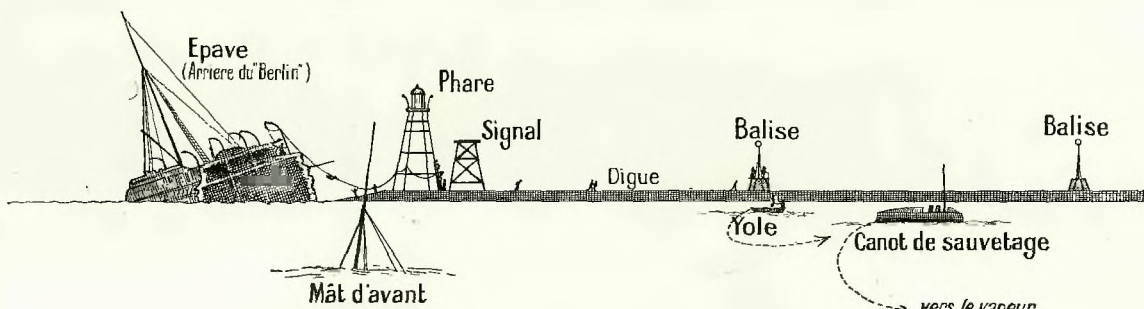


Schéma des opérations du sauvetage, le soir du 22 février.

Remorqueur ayant à bord le prince consort. Canot de sauvetage,

Phare.

Epave.

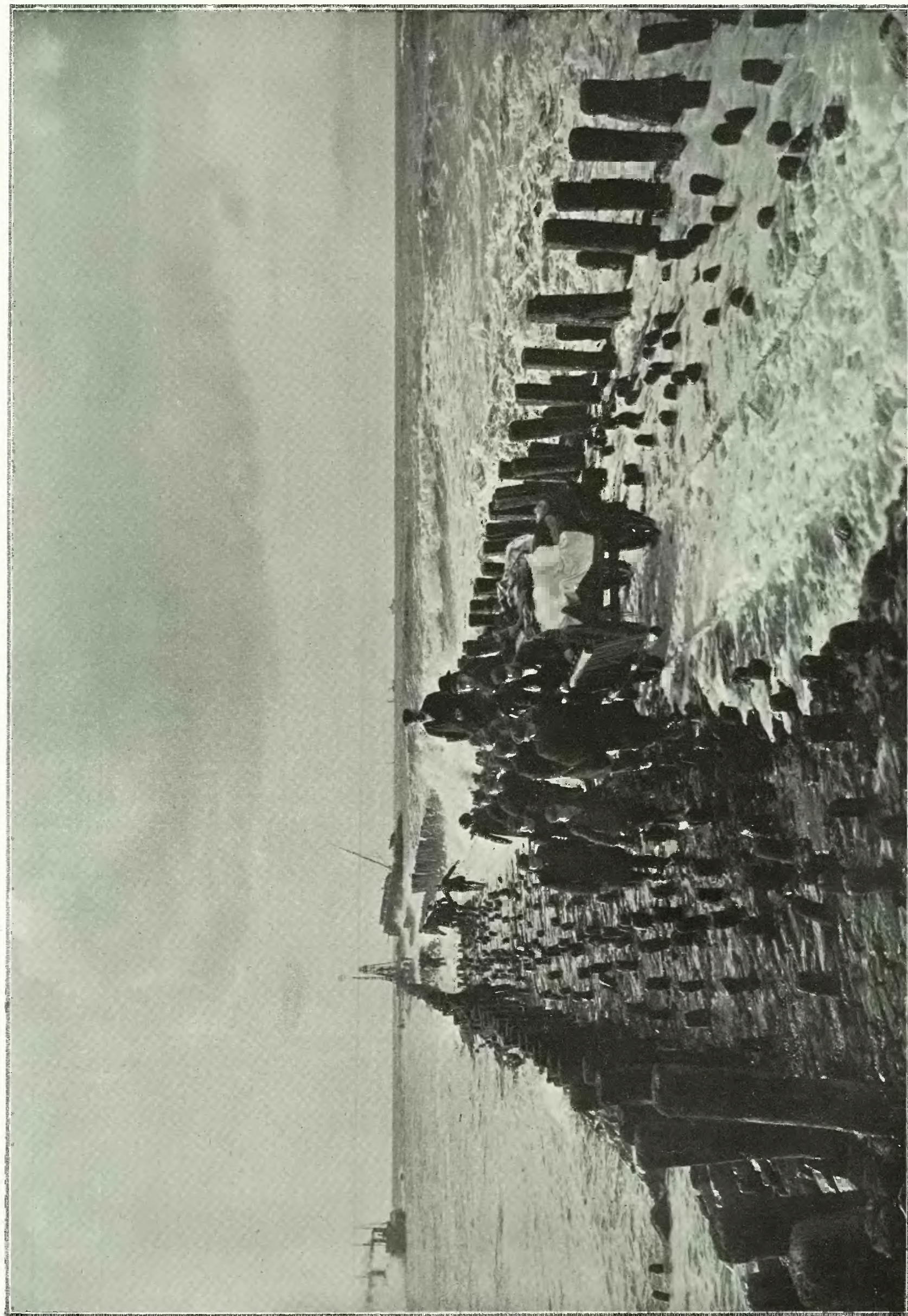


LE NAUFRAGE DU " BERLIN " A HOEK-VAN-HOLLAND. — La foule, mas

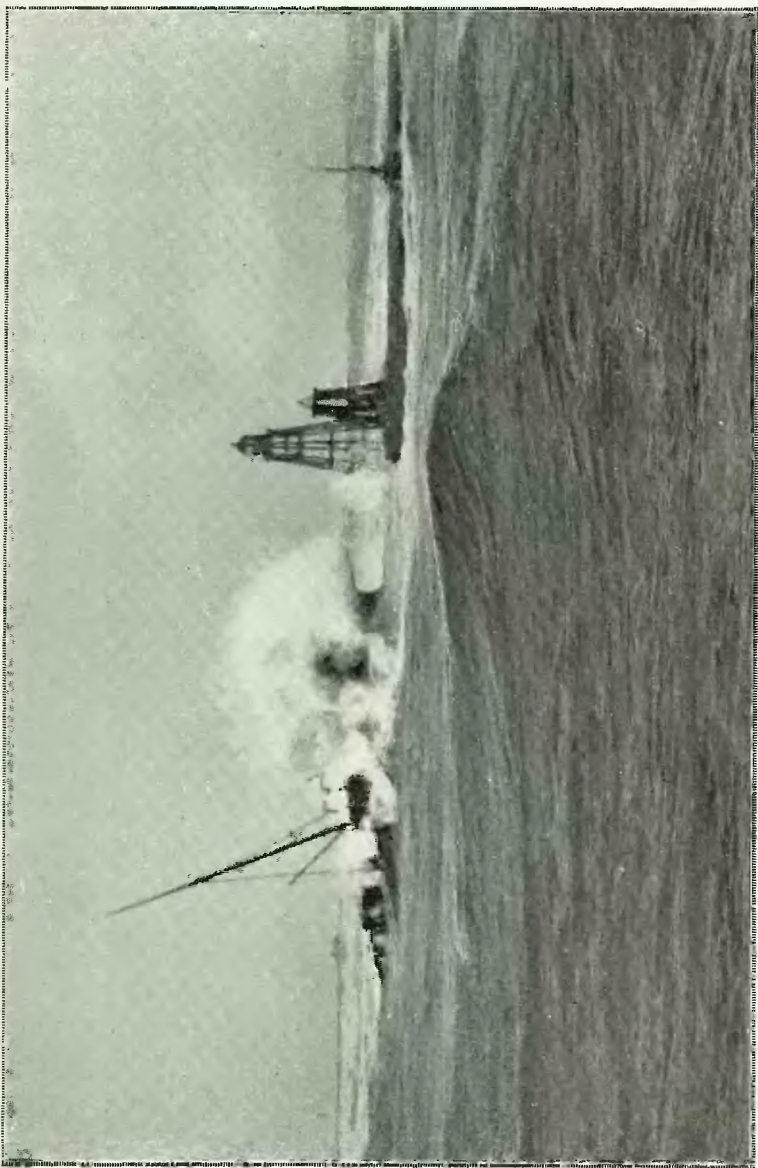
La distance entre la partie accessible de la digue et l



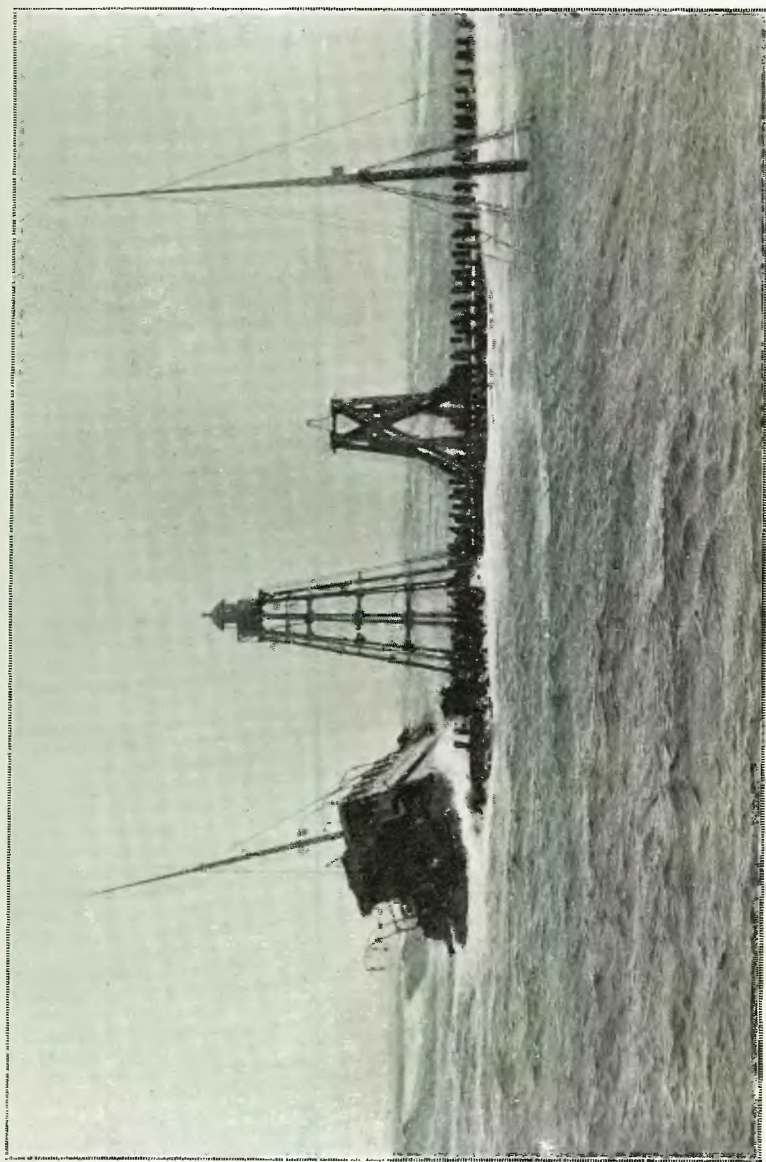
sur la digue, à marée basse, assiste aux tentatives de sauvetage, le vendredi 22 février.
du Berlin est d'environ 1.400 mètres. — *Phot. Topical.*



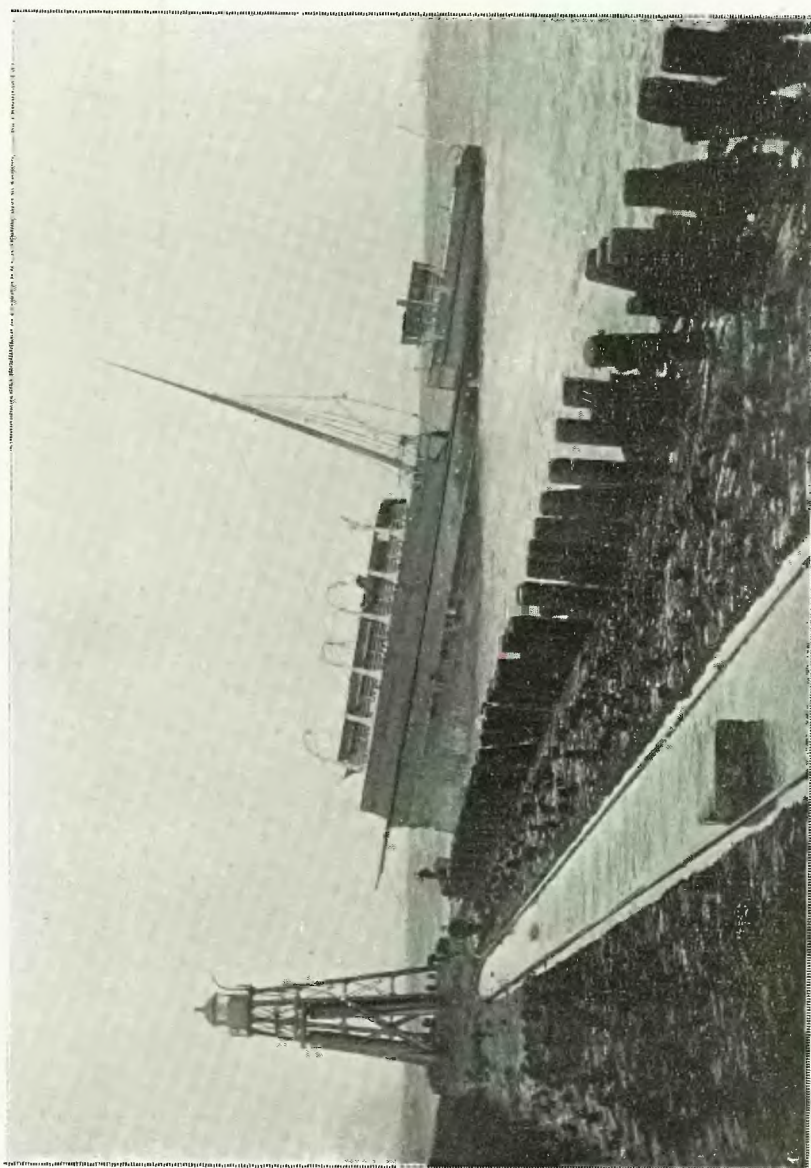
LE NAUFRAGE DU « BERLIN » A HOEK-VAN-HOLLAND. — Un funèbre cortège sur la digue.
En tête du groupe, à côté du wagonnet qui porte les corps, marche un des plus vaillants sauveteurs, le capitaine Jansen. — *Phot. « De Pijss ».*



Photographies prises du bateau de sauvetage le 22 février.



Mât d'avant du Berlin.



Photographies prises le 23 février, après le sauvetage des trois dernières survivantes — Photographies Mægle.
L'ARRIÈRE DU "BERLIN", SUR LEQUEL ONT ÉTÉ SAUVÉS QUATORZE PASSAGERS OU HOMMES D'ÉQUIPAGE. — Aspects divers de l'épave.



LE SAUVETAGE DES SURVIVANTS

Jakobus Pieter Schoonbeek

Dessin de Georges Scott, d'après un croquis de E. Clair-Guyot, en collaboration avec un des naufragés



DU "BERLIN", 35 HEURES APRÈS LE NAUFRAGE

M. Jaboulet, et deux des sauveteurs, Pieter Jansen et Jakobus Schoonbeek, qui ont signé le croquis. — Voir le dessin schématique, page 149.

Pieter Jansen



A la recherche des cadavres au long du rivage.



Sur la digue : cortège ramenant le corps d'une victime.



Le débarquement à Hoek-Van-Holland des cadavres recueillis en mer.



Le transport d'un cercueil par les croque-morts.



La chapelle ardente dans un hangar de la « Holland-Amerika ».

LE NAUFRAGE DU "BERLIN" : LES MORTS